



par Serge Noirsain

1. APACHES, MYTHES ET REALITES

Origine et répartition géographique

Dans la rédaction de ses souvenirs de la campagne belge au Mexique (1864-1867), mon ancêtre Emile Noirsain décrit les Apaches qu'il rencontra comme "des Indiens fourbes et cruels". Si sa réflexion s'inscrivait dans l'air du temps, le recul nous invite cependant à en reconsidérer le radicalisme. Sur base de ce que nous avons appris d'eux, nous dirions plutôt qu'ils se révélèrent des guerriers rusés, féroces et individualistes qui combattaient essentiellement pour se procurer des biens matériels et seulement quand ils se sentaient en position de force.

Apaches, Navahos et Esquimaux-Aléoutes sont les seuls Indiens appartenant à l'ethnie athapascan. Originaires des steppes sibériennes, ceux-ci se répandent d'abord dans la région subarctique qui s'étend de l'Alaska à la Terre-Neuve. Nous ne connaissons pas les raisons de leur émigration vers le sud, mais les traces archéologiques et ethnologiques qu'ils laissèrent attestent que leur progression vers les "Grandes Plaines du Nord" s'étale entre l'an mille et la fin du XV^e siècle. Ce n'est pas un peuple qui se déplace mais de très petits groupes organisés autour de la famille étendue (par opposition à la famille nucléaire qui ne comprend que les parents et les enfants). La tribu des Sarcees qui, au début du XIX^e siècle, parle encore un dialecte athapascan est un ultime témoignage du passage de cette ethnie dans les plaines américaines. Progressivement chassés des plaines septentrionales américaines par les Utes et les Comanches, les Athapascans entament alors une longue et lente migration vers le Sud-Ouest. Les anthropologues et les archéologues américains situent au XV^e siècle leurs premières installations permanentes dans le Sud-Ouest. Les témoignages de l'expédition de Francisco Vasquez Coronado (1540-42) incitent cependant les historiens à reporter au siècle suivant l'implantation de cette ethnie en Arizona et au Nouveau-Mexique. Venant du Mexique, la colonne espagnole

remonte jusque dans le nord de l'Arizona, bifurque sur le Nouveau-Mexique, franchit le *Texas Panhandle* et s'aventure en Kansas avant de redescendre sur le Rio Grande. Le rapport et les notes relatives à cette exploration parlent abondamment des Zunis, des Hopis et des Pueblos mais ne réservent aux Apaches que quelques commentaires assez succincts. En fait, Coronado en rencontra très peu et seulement près du Rio Grande.

Il est extrêmement difficile de suivre la montée en puissance d'un peuple nomade qui laisse derrière lui peu de traces concrètes. Les étapes de la mainmise des clans athapascans sur le Sud-Ouest ne peuvent donc se discerner qu'au travers des marques qu'ils ont imprimées sur les tribus sédentaires, manifestement plus évoluées. Les premiers témoignages précis de la prédominance de ceux que les plus anciennes nations indiennes du Sud-Ouest appellent désormais "Apaches", émanent des Espagnols et remontent à la première moitié du XVII^e siècle.

A lui seul, le nom "Apache" est significatif parce que, d'emblée, il dénote l'hostilité qui empreint les relations de cette ethnie avec toutes les autres. Les Apaches et les Navahos se désignent entre eux sous le nom de *N'de*, *Dîinii*, *Tindé* ou *Dineh* qui signifie "le peuple". Leur caractère vindicatif pousse les autochtones de la région à utiliser le mot zuni *apachu* (ennemi) lorsqu'ils parlent de leur envahisseur. L'unicité de ce phénomène, dans l'histoire des Amérindiens, démontre l'agressivité de la société apache vis-à-vis de celles qui la précèdent sur place.

Dans l'histoire du "Vieux Continent", seuls les Huns et les Mongols suscitèrent une animosité aussi unanime. Comme les Apaches, ils étaient des guerriers nomades, farouches et cruels, mais n'étaient-ils pas issus de racines asiatiques communes ? Cette observation des mutations ethnologiques que subit le Sud-Ouest nous entraîne à réviser le système de pensée manichéen qui consiste à opposer les "bons" autochtones aux "mauvais" envahisseurs. En effet, les conquistadores s'approprient les empires inca et aztèque avant même que les Athapascans se soient rendus maîtres du Sud-Ouest et avec la même violence, proportionnellement à leurs moyens respectifs. Comme l'histoire doit être l'étude théoriquement objective des faits du passé, la morale ne peut donc pas s'y immiscer. En vertu de quels principes pourrait-on dès lors faire admettre que l'intrusion des Athapascans dans le Sud-Ouest s'inscrit dans un courant plus légitime que l'irruption, tout aussi violente, des Blancs sur leur territoire ? Les caractéristiques linguistiques et ethniques des Apaches les rendaient aussi étrangers que les Blancs aux régions du Sud-Ouest où les uns et les autres s'imposèrent successivement.

Au début du XVIII^e siècle, la population athapascane aurait compté une dizaine de milliers d'âmes. Rien ne différenciait leurs clans si ce n'est leurs axes de migration et les régions dont ils délogent violemment les anciens occupants. Insensiblement au début mais au prix de deux ou trois siècles de combats et de raids, les Apaches s'imposent sur une superficie de 1.800 kilomètres carrés en refoulant les Zunis, les Hopis et les Pueblos au centre, les Yumas (ou Yumans), les Mohaves, les Yavaipais, les Papagos, les Pimas et les Maricopas à l'ouest, les Comanches et les Kiowas à l'est.¹ Les Espagnols d'abord et les Mexicains ensuite classèrent géographiquement les Apaches : ceux de l'est, du centre et de l'ouest. De ces groupes, émergent sept tribus majeures : les *MESCALEROS*, les *JICARILLAS*, les *LIPANS*, les *MIMBRES*, les *CHIRICAHUAS* les *WESTERN APACHES* et les *NAVAHOS* (ou *NAVAJOS*). Ces tribus se fragmentaient en un nombre variable de clans ou de bandes autonomes. Par souci de clarté pour la compréhension de la suite du texte, le tableau ci-après expose la répartition géographique de ces groupes et énumère leurs principales composantes tribales à la veille de la guerre civile américaine.²

¹ Handbook of American Indians, Hodge, p. 163 ; Apache, Navaho and Spaniards, Forbes, pp. xi-xxii ; Encyclopedia of American West, Utley, pp. 13-14 ; Cochise, Sweeney, pp. 25, 29 ; Indiens Amérique du Nord, Taylor, pp. 7, 54-59, 63, 182 ; Great Chiefs, Capps, p. 64 ; Apache, Melody, pp. 16-17, 19-21, 57-63 ; Apaches, Hook, pp. 3-7.

² Indiens d'Amérique Nord, Taylor, p. 54 ; Nino Cochise, Griffith, p. 7 ; Fort Davis, Utley, pp. 32-33 ; Apache, Melody, pp. 19-21, 75 ; Western Apaches, Raiding and Warfare, Goodwin, p. 1, in Sweeney, pp. 9 (tableau) 30-32 ; Geronimo, Debo, pp. 11-13.

Apaches de l'Est

❑ *JICARILLAS* (tresseurs de paniers) dans le nord-est du Nouveau-Mexique. En 1850, cette tribu ne compte pas plus de mille individus qui se répartissent en deux sous-groupes. A l'ouest du Rio Grande, les *Saidindés* (peuple des sables) se divisaient en six clans. De l'autre côté du fleuve, les huit autres clans sont connus sous le nom de *Gulgahénes* (peuple des plaines).

❑ *MESCALEROS* ou *DAVIS MOUNTAIN* (cueilleurs de mescal), dans l'est du Nouveau-Mexique et le nord-ouest du Texas. En raison de l'immensité de leur territoire et du petit nombre de leur population (moins de mille âmes dans les années 1850), ils entretiennent des liens tribaux encore plus lâches que dans les autres groupes apaches. Comme les Jicarillas, ils ne se distinguaient qu'en fonction des lieux qu'ils occupaient provisoirement ou en permanence : les *Gulgahénes* (peuple des plaines) et les *Nitahénes* (peuple des montagnes). Leurs deux clans majeurs sont les *Sierra Blancas* au nord et les *Faraones* au sud. Comme le climat et la végétation du Texas septentrional attirent davantage les bisons que les déserts néo-mexicains, les *Faraones* s'y adonnent autant que les ethnies indiennes des "Grandes Plaines".

❑ *LIPANS*, dans la partie inférieure de la vallée du Rio Grande, à l'est du fleuve et le long de celui-ci jusqu'à la côte texane.

Apaches du Centre (Famille chiricahua)

❑ Les *MIMBRES* ou *MIMBRENOS* ou *GILA APACHES* ou *MOGOLLON APACHES* sont également désignés sous le nom de Chiricahuas du nord en raison de leurs liens étroits avec ceux du sud. Les autres tribus les surnommaient *Tci-he-ende* (ceux peints en rouge) en raison du trait de couleur qu'ils se traçaient sur le visage lors de leurs expéditions guerrières. Leur territoire se situait entre la rive occidentale du Rio Grande et les Mogollon et Gila Mountains puis longeait le domaine chiricahua jusque dans le Chihuahua. Mangas Coloradas, Victorio et Nana les commandèrent successivement dans les années '60 à '80. Les Mimbres se composent des clans *chihennes*, *warm springs* et *copper mines*.

❑ *CHIRICAHUAS* (d'après le terme *Chi-hui-ca-hui* ou *Chiguicagui* en indien opata, qui signifie "la montagne des dindons sauvages"). Les *Chokonens*, les *Bedonkohes* et les *Nednis* (ou *Nednais*) ou *Pinery Apaches* constituent leurs principaux clans. Ceux-ci se répartissent dans le sud-est de l'Arizona, le sud-ouest du Nouveau-Mexique et le nord du Chihuahua et du Sonora.

Apaches de l'Ouest (Western Apaches)

Au sein de l'Etat actuel de l'Arizona, au nord et à l'ouest du domaine des Chiricahuas, vivent les *WESTERN APACHES*. Pour les différencier des autres tribus, les Américains les classifièrent comme une entité incluant cinq composantes autonomes identifiables par leurs spécificités vernaculaires. Cette classification s'avère toutefois sommaire, surtout sa répartition des sous-groupes. Des historiens peuvent donc analyser parfaitement le monde des *WESTERN APACHES* tout en répertoriant différemment ses nombreux clans.

1. Au nord-ouest : les *Tontos* du nord et du sud. Les premiers comprennent trois bandes : les *Bald Mountains*, les *Fossil Creeks* et les *Oak Creeks*. Les seconds en comprennent sept : les *Mazatzals* et six autres non identifiées.

2. Au nord-nord-ouest, le groupe des *Yavapais* résulterait de mélanges de *Yumas* et d'Apaches, d'où l'appellation parfois erronée de *Yumas Apaches*.

3. Au nord : les *Carrizos*, *Cibecues* et les *Canyon Creeks*.

4. Au centre : les *White Mountains*. Ce clan est le plus important de tous les Western Apaches, il se subdivise en deux groupes : les *East White Mountains* et les *West White Mountains* (ou *Coyoteros*). Francisco, l'un de ses chefs les plus renommés, opéra souvent avec Cochise.

5. Au sud : les *San Carlos*, les *Pinals* et les *Arivaipas*.

Centre nord de l'Arizona et du Nouveau-Mexique

□ Les *NAVAHOS* tirent leur nom du terme pueblo-tewa *Navahu* (cultivateur de la terre). Les Navahos représentent la branche la plus accomplie des Athapascans. Ils sortent de leur rusticité néolithique sous l'influence raffinée des Hopis, des Zunis et des Pueblos. A l'instar de ces derniers, ils érigent des villages fortifiés en adobe, pratiquent une agriculture intensive en l'irriguant selon les méthodes de leurs prédécesseurs, élèvent des chevaux et des moutons et maîtrisent l'orfèvrerie ainsi que l'art du tissage. En outre, leur unité tranche catégoriquement avec l'individualisme et l'instabilité apaches. Les Navahos sont donc les seuls Athapascans dont le mode de vie procède de la "civilisation" telle que la conçurent les plus anciennes sociétés organisées de l'Orient. Ils n'en demeurent pas moins des guerriers farouches qui razzient volontiers leurs voisins pour améliorer leur quotidien. Trop préoccupés par leurs démêlés avec l'armée américaine, ils ne s'immiscent pas dans les guerres apaches. Le 30 avril 1860, les chefs Manuelito et Barboncito osaient attaquer Fort Defiance avec plus de mille Navahos. La diversité apache n'alignera jamais autant d'hommes sous un commandement unique. Dans les années '60, lorsque le brigadier général James H. Carleton décide de les déplacer dans une réserve, le peuple navaho comptait une quinzaine de milliers d'individus.³

Les Apaches ont tellement traumatisé le Sud-Ouest des Etats-Unis que le lecteur européen n'imagine pas qu'ils ne formaient qu'une très faible proportion du puzzle ethnique de cette immense région. Au milieu du XIX^e siècle, l'ensemble des Amérindiens du Sud-Ouest comprenait 48.000 individus. Chiffre très approximatif en raison de la permanente errance des bandes apaches entre le Mexique et les Etats-Unis. Aux 15.000 Navahos et aux 7.000 ou 8.000 Pueblos, Hopis et Zunis s'ajoutaient des milliers de Yumas, Mohaves, Tarahumares, Yavapais, Pimas, Maricopas et Papagos. A l'époque de la guerre civile, beaucoup de ceux-ci jouissaient d'une économie stable fondée depuis longtemps sur l'agriculture, l'élevage et le commerce. Comme leur bien-être attirait la convoitise des Apaches, ces Indiens (surtout les Pimas et les Papagos) les combattirent aux côtés des Blancs.⁴

Opérant en lisière des "Grandes Plaines du Sud", les Mescaleros et surtout les Jicarillas et les Lipans adoptèrent certaines des habitudes des Comanches et des Kiowas, tant dans le domaine vestimentaire que dans celui de l'habitat. Ils logeaient plus volontiers sous des *tipis* alors que les Apaches du centre et de l'Ouest préféraient le *wickiup* (abri faits de branchages). Quoique leurs femmes fussent très habiles à coudre des tuniques joliment décorées, les Apaches préféraient troquer ou voler des vêtements tout faits, surtout durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Ces différentes tribus se détroussaient souvent mutuellement. Les Mescaleros et les Jicarillas se haïssaient à un tel point que le général Carleton dut les séparer quand, en 1868, il tenta de les parquer dans la même réserve. Quant aux Kiowas-Apaches, ils font l'objet de deux théories. Certains historiens soutiennent qu'il s'agit de Kiowas de pure souche dont le dialecte s'aligna sur celui des Athapascans. D'autres allèguent que les Kiowas-Apaches seraient un amalgame des deux ethnies.

*La société apache*⁵

A l'origine, les Athapascans appartiennent à la catégorie des "chasseurs-cueilleurs". L'agriculture ne semble pas leur fort car ils ne s'y adonnent que partiellement et seulement une partie d'entre eux : les Lipans, les Jicarillas et des Western Apaches. Quelques céréales, les haricots, les courges et les graines de mescal n'entrent que pour un quart dans leur alimentation. Celle-ci repose sur la chasse mais, pour diverses raisons et notamment religieuses, ils

³ Far Southwest, Lamar, p. 92 ; Indiens Amérique Nord, Taylor, pp. 54-55 ; Encyclopedia of the American West, Utley, p. 313.

⁴ Far Southwest, Lamar, pp. 92, 438 ; Arizona and Sonora, Mowry, p. 32 ; Frontiersmen in Blue, Utley, p. 82 .

⁵ Indiens Amérique du Nord, Taylor, p.54 ; Geronimo, Debo, p.39 ; Cochise, Sweeney, p. 29 ; Apache, Melody, p.28; Apaches, Hook, pp. 7-11.

s'abstiennent de consommer la chair des ours, des coyotes, des serpents, des poissons et même des dindons. En revanche, ils apprécient celle du cheval. Une grande partie de leurs ressources provient des rapines dont les autres tribus font les frais. L'érection de villages fortifiés chez les Pimas, les Zunis et les Pueblos débute ou s'intensifie quand apparaissent les terribles Athapascans.⁶ Le raid s'insinue à ce point dans les moeurs des Apaches, qu'à leurs yeux il passe pour aussi légitime que la chasse ou la cueillette. Quelques historiens supputent que leur comportement belliqueux remonterait à l'époque de leurs premiers accrochages avec les Espagnols et les Comanches. La suprématie des Apaches, dans le Sud-Ouest, dérivait de leur mobilité. Par une ironie de l'histoire, ce sont les Espagnols qui la lui fournirent, mais à leur corps défendant. Le commerce et surtout le vol de chevaux et de mules transformèrent rapidement la société apache en accroissant ses contacts avec les autres ethnies et en lui permettant de les razzier plus souvent et plus efficacement. Le terme *netdahe* signifie "mort aux envahisseurs". En devenant *netdahe*, l'adolescent apache, qui entrait dans la société des adultes, s'engageait à combattre sans pitié tout ceux qui tenteraient d'envahir son territoire, en l'occurrence celui dont ses ancêtres avaient spolié les Pimas, les Zunis et les quelques autres ethnies qui les précédaient dans le Sud-Ouest. Dans leur mythologie religieuse, les Apaches considéraient cette région comme une terre sacrée que leurs dieux leur avaient dévolue et sur laquelle ils avaient tous les droits. Or, ils ne s'y manifestent vraiment qu'au XVI^e siècle ! Cette assimilation du raid à une quelconque activité normale, dans la culture apache, explique notamment la multiplicité des fragiles traités conclus et rompus entre eux, les Espagnols, les Mexicains et les Américains. Ces courtes périodes de paix étaient régulièrement interrompues soit par des heurts avec les civils américains ou mexicains, soit par les Apaches eux-mêmes pour venger leurs guerriers qui avaient été tués en volant du bétail en temps de paix.⁷

L'alcoolisme des Amérindiens entre généralement dans le catalogue des maux que leur apporta la civilisation occidentale. Si ce point de vue peut être avancé en ce qui concerne les tribus des "Grandes Plaines", il s'avère complètement erroné à propos des Apaches. Ils n'attendirent ni les Hispaniques ni les Anglo-Saxons pour s'y adonner. Si la facilité a certainement enclin beaucoup d'Apaches à consommer les tequilas et whiskies frelatés que leur refilaient des trafiquants sans vergogne, leur inclination pour les boissons fermentées remonte au moins à leur installation dans le Sud-Ouest. C'est en tout cas ce que l'archéologie américaine a pu constater. Ils distillaient deux sortes d'alcool : le mescal, issu de l'agave de même nom et le *tiz-win*, fabriqué avec du blé. Ces boissons titraient un volume d'alcool moindre que celles des Occidentaux, mais les Apaches les absorbaient de préférence à jeun et en de telles quantités que leurs effets et leurs séquelles étaient identiques. Dans ses mémoires, Tom Jeffords, le seul ami américain de Cochise, évoque quelques scènes au cours desquelles, complètement "bourré", ce dernier terrorise ses femmes qui courent se cacher dans le camp.⁸ Deux fameux chefs apaches décédèrent des suites d'une alcoolémie élevée : Geronimo et Juh. L'un et l'autre, complètement ivres, tombèrent de leur cheval durant une nuit et la passèrent à moitié immergé dans le cours d'eau où ils avaient versé. Une pneumonie galopante les terrassa tous les deux. Nino Cochise, petit-fils du grand chef chiricahua, vécut centenaire. Ses mémoires éclairent d'un jour nouveau la personnalité de certains leaders de sa tribu, notamment celle de Geronimo. "*Il n'était pas l'homme aussi admirable qu'on a décrit, même selon les normes apaches. Lorsqu'il était ivre, ce qui advenait fréquemment, il se comportait en brute épaisse ou en bête féroce*".⁹

Le concept de "nation apache" ne s'inscrit absolument pas dans le fonctionnement de ce peuple parce que la tribu elle-même n'est qu'une entité floue dépourvue de structures permanentes. La bande ou le clan (*iya-aiye*) constitue l'unité de base de la société apache et se

6 An Apache Life-Way, Opler, pp. 371-75 ; Geronimo, Debo, p. 21 ; Indiens Amérique Nord, Taylor, p. 56.

7 Forgotten Frontiers : A Study of the Spanish Indian Policy of Don Juan Bantista de Anza, Governor of New Mexico, 1777-1787, pp. 187-94, 216-20, 253, 257-91, 312-38, in "Geronimo", Debo, p. 28 ; Nino Cochise, Griffith, p. 13 ; Apache, Melody, pp. 63-64; Fort Huachuca, Smith, p. 3.

8 Among the Apaches, Schwatka, pp. 46-47, 52 ; Cochise, Sweeney, pp. 168-69 .

9 Cochise, Debo, pp. 439-40 ; Nino Cochise, Griffith, p. 15.

défend d'être inféodée à qui que ce soit ou à quoi que ce soit. Elle se compose en général de trois à cinq groupes comprenant chacun plusieurs familles étendues dont l'adhésion fluctuait au fil du temps et des opportunités.

La seule parenté que ces bandes se reconnaissent entre elles est le lien culturel et linguistique qui les identifie comme un seul et même peuple. Les mariages au sein d'un même clan étant interdits, les unions intertribales se produisent fréquemment. Or, comme la filiation était matrilineaire, l'époux doit quitter sa bande ou sa tribu pour aller vivre dans celle de son épouse. S'il était fils ou petit-fils de chef, l'époux qui se mariait dans une autre bande perdait ses droits au sein de celle-ci. Il ne lui restait plus alors qu'à prouver son efficacité pour que les siens ou sa bande d'adoption le reconnaissent comme un chef. Geronimo se trouva dans ce cas en épousant une Mimbreno. Quoiqu'il fût le petit-fils de Makho, un chef bedonkohe, il fut obligé d'aller "faire carrière" au sein des Mimbrenos puis des Chiricahuas. La polygamie entraînait dans la culture apache, sauf chez les Lipans. Elle se pratiquait rarement et, le cas échéant, l'époux prenait de préférence une soeur de sa femme pour seconde épouse. Le regroupement de bandes ou de clans, dans le cadre de leur lutte contre les Blancs, altéra la rigueur de cette coutume.

La bande servait aussi d'unité politique à la tribu que commandait un chef reconnu et jamais légitime. D'après Geronimo, le mot "chef" (*nantà*) n'était qu'un terme imprécis correspondant simplement à celui d'officier dans une armée régulière. Lors de ses pourparlers avec les Blancs, Cochise utilisa le mot "capitaine" pour désigner les chefs de bandes qui servaient sous ses ordres. Les Apaches ne se choisissaient pas un chef de tribu, ils reconnaissaient simplement l'autorité d'un des leurs pour son courage, ses qualités de meneurs d'hommes et sa force physique. Ceux qui, à un moment donné ou pour une raison précise, contestaient son pouvoir, étaient libres de ne plus s'y soumettre à condition d'aller voir ailleurs.

La guerre apache

Durant les événements militaires que nous suivrons plus loin, nous constaterons que les effectifs apaches fluctuaient en fonction des objectifs qu'ils se fixaient. Dans le cas de Cochise, par exemple, ses Chokonens formaient le noyau de ses troupes. A celui-ci se joignaient souvent d'autres Chiricahuas (des Nednis ou des Bedonkohe) et parfois des Mimbrenos. Des Western Apaches participaient sporadiquement aux opérations de Cochise lorsque celles-ci promettaient un butin consistant. Lorsqu'il préparait un raid, Cochise expédiait des messagers dans les autres tribus pour leur faire savoir qu'il ouvrait ses rangs à tous les *brancos* qui accepteraient son autorité. Comme dans l'Ost féodal, chacun rentrait chez soi, une fois la campagne terminée. Malgré les images que le cinéma et la littérature en ont dressés, il n'y eut jamais de grandes batailles entre les Apaches et les forces américaines ou mexicaines. Pendant cinquante ans, la guerre apache ne dépasse pas le cadre d'une incessante guérilla impliquant peu d'hommes de part et d'autre. A cet égard, la "*Chevauchée fantastique*" de John Ford et "*La Charge de la Huitième Brigade*" se révèlent de véritables caricatures dans la mesure où plus d'Apaches y sont tués que l'armée fédérale n'en abattit en plusieurs années, à la même époque.

A l'origine, les Apaches n'attaquent pas pour défendre leur territoire mais pour piller. Entre 1820 et 1835, toutes les bandes chiricahuas, mimbrenos, western apaches, mescaleros et lipans n'émergent de leurs repaires que pour razzier les Mexicains, du Sonora au Rio Grande. En quinze ans, ces razzias coûtent la vie à plus de 5.000 peones mexicains qui n'ont rien fait pour les provoquer et encore moins pour les envahir. L'action simultanée de 150 ou 200 guerriers sur un même objectif se révèle aussi exceptionnelle qu'éphémère. Les troupes qui les poursuivent comptent rarement plus d'une cinquantaine d'hommes. Dès lors, ces affrontements engendrent peu de pertes humaines. Toutefois, leur accumulation totalise un nombre consternant de victimes. Aucun pionnier, aucun éleveur, aucun mineur, aucune malle-poste ne se sent en sécurité dans ce conflit sans ligne de front où la mort guette partout et à tout instant. En 1861, par exemple, dans les deux mois qui suivent le déclenchement des hostilités entre les Américains et les Chiricahuas, ceux-ci assassinèrent au moins 150 Blancs au cours d'une

multitude de petits accrochages. Ce bilan s'avère énorme car, à cette époque, l'Arizona comptait à peine plus de 8.000 âmes dont un tiers étaient de souche anglo-saxonne.¹⁰ En brillants stratèges, Cochise et ses pairs comprirent peut-être instinctivement que la menace qu'ils faisaient peser sur l'Arizona et le Nouveau-Mexique avait plus d'impact que de livrer de grands combats dont l'issue aurait été aléatoire.

La bravoure de l'Apache se distingue par son pragmatisme. Il ne se bat que sur le terrain qu'il choisit et seulement s'il a la certitude de vaincre. Dans le cas contraire, il défile sans honte. Il résiste cependant à outrance si sa famille est menacée. Sauf s'il s'agit de se venger, le guerrier apache ne combat que pour assurer le bien-être des siens. Il ne tire aucune gloire à éliminer un ennemi. La société athapascanne ne génère aucune des sociétés de guerriers que l'on trouve dans les tribus des plaines. Toucher simplement un adversaire sans le blesser, rien que pour étaler son courage, n'entre pas dans la mentalité apache. Dans la préparation de leurs razzias et leur art du camouflage, ils maîtrisent une science que les guérilleros du Viêt-cong furent peut-être les seuls à égaler. Entre autres subtilités, les Apaches noircissaient l'acier de leurs armes pour éviter qu'elles étincellent au soleil.¹¹

Si l'on étudie les péripéties de leurs conflits avec les Blancs, on observe une étrange séquelle de leur individualisme forcené. Fréquemment, l'intérêt particulier de la bande prime celui de la tribu. Alors, l'Apache devient le pire ennemi de l'Apache. Comme César en Gaule, les Mexicains et surtout les Américains manipulent leur esprit particulariste pour dresser, les uns contre les autres, des Apaches de tribus différentes mais aussi de la même tribu. Pour satisfaire des appétits matériels souvent limités dans l'espace et le temps, certains chefs de bande n'hésitent pas à passer du côté de leur vieil antagoniste blanc pour traquer des membres de leur propre tribu. Ces exemples sont pléthores mais, pour asseoir une assertion aussi grave, retenons-en quelques-uns.

En 1855, Yrinco, un chef chokonon réputé pour sa férocité à l'égard des Mexicains, accepte de guider un détachement de leurs forces armées vers les rancherias de ses anciens compagnons d'arme. Une paix séparée et l'obtention de vivres ou de biens matériels pour sa bande avaient suffi à motiver sa trahison.¹² En 1863, Ignacio Pesqueira, le gouverneur du Chihuahua, obtient la même complicité de la part d'un clan de Chiricahuas pour détruire un autre groupe de la même tribu.¹³ Il y a aussi l'histoire de *Nat-Tzuck-Ei-Eh*. Cette squaw chiricahua erra pendant six semaines pour trouver le camp des irrédentistes avec qui elle avait vécu. Elle communiqua cette information à l'armée afin d'améliorer la situation des siens dans la bourgade mexicaine où elle résidait. On raconte la même histoire au sujet de *T'zoe*, un guerrier chiricahua qui permit au général Crook de capturer beaucoup des siens parce que ceux-ci l'avaient menacé, à la suite de querelles intestines.¹⁴ Le terrible Victorio succéda à Mangas Coloradas à la tête des ses Mimbrenos après avoir acquis une sanglante renommée dans sa lutte contre les Mexicains et les Américains. En mars 1865, il se présenta à Fort Webster (Arizona) en se déclarant prêt à conclure une paix séparée pour sa bande si on lui délivrait régulièrement de l'approvisionnement et si on le laissait vivre paisiblement près de la rivière Gila. Pour donner plus de poids à sa démarche, il offrit même d'associer ses guerriers aux troupes américaines pour exterminer les derniers insoumis de sa tribu, ceux qui avaient lutté à ses côtés et souvent sous ses ordres.¹⁵

Fin 1865, pour regagner les faveurs de la garnison de Fort Goodwin (Arizona), des Pinalis et des Coyoteros (groupe des *Western Apaches*) s'entendirent pour accuser Cochise de tous les

10 Great Chiefs, Capps, p. 72 ; New Mexico and Sectional Controversy, Ganaway, pp. 105-13 ; Fort Huachaca, Smith, p. 4.

11 Indiens Amérique Nord, Taylor, p. 54 ; Among Apaches, Schwatka, p. 52 ; Cochise, Sweeney, p. 32 ; Apaches, Hook, pp. 12-15.

12 Cochise, Sweeney, p. 139

13 "Estrelle de Occidente" des 10 et 17/4/63, in Sweeney, p. 264.

14 Among the Apaches, Schwatka, pp. 47-50.

15 Cochise, Sweeney, p. 279.

méfais commis dans la région, y compris les leurs. Le commandant de la place, le lieutenant-colonel Pollock utilisa certains de ces *Western Apaches* dans ses expéditions contre les Chiricahuas.¹⁶ A la même époque, Esteban Ochoa, un notable hispano-américain de Tucson (Arizona), enrôle une bande d'Apaches pacifiés pour éliminer les irréductibles de leur propre tribu. La paie étant alléchante, les recrues ne manquèrent pas. Celles-ci affirmèrent qu'elles désiraient venger les parents et amis que les derniers "hostiles" de leur tribu avaient tués. Au nombre de vingt-cinq, encadrés par des Blancs, ces supplétifs apaches débusquèrent un parti de Chokonens à qui ils ne consentirent aucun quartier. Ils ramenèrent avec fierté les oreilles coupées de leurs victimes, des Chiricahuas comme eux ...¹⁷

Malgré leur viscérale aversion pour les Blancs et leurs institutions, ce sont encore des volontaires apaches qui permirent aux généraux américains de terrasser les derniers résistants de cette ethnie. Dans ce cas précis, ces scouts appartenaient à d'autres tribus mais - et c'est ce qui est incompréhensible - tous avaient résisté aux Blancs à un moment ou à un autre. Plus que quiconque, ils pouvaient donc apprécier ce qu'enduraient ceux qu'ils allaient combattre et, plus que les autres, ils auraient eu de bonnes raisons d'adopter une digne neutralité.

L'énoncé de ce que notre mentalité dénonce comme de la fourberie ne vise pas à desservir les Apaches. Il essaie seulement de démontrer que leurs réactions et leurs motivations ne furent ni pires ni meilleures que celles de leurs envahisseurs. La seule explication plausible des effets pervers de l'individualisme des Apaches réside peut-être dans leur attachement exclusif à la bande ou à la cellule familiale étendue. Le perpétuel morcellement de cette société nomade axée sur la guerre sera aussi sa force parce qu'elle opposera à ses adversaires un puzzle que ces derniers seront obligés de grignoter pièce par pièce et jusqu'à la dernière pour en venir à bout.

2. CRESCENDO APACHE

Prémices, 1848-1861

Une période chaotique suit le traité de Guadalupe Hidalgo (1848) en vertu duquel le Mexique cède aux Etats-Unis une partie importante de son domaine territorial. Les garnisons mexicaines évacuent les lieux mais le gouvernement américain tarde à y envoyer des troupes. L'irrépressible *American Manifest Destiny* et surtout les filons d'or et d'argent de la Californie et de l'Arizona drainent des dizaines de milliers de pionniers vers le "Far-West". Ils empruntent soit la piste de Santa Fe, soit la route de San Antonio. Dans les deux cas ils aboutissent à El Paso où débute la piste du sud qui deviendra la Butterfield Overland Road. Dans le premier cas, leur itinéraire traverse le domaine des Utes et des Apaches Jicarillas et des Mescaleros du Nord. Entre 1848 et 1850, des accrochages se produisent donc sporadiquement entre les colons et ces trois tribus. Comme le gouvernement américain tient à encourager le peuplement des territoires acquis au Mexique, il fait ériger des forts près de ces deux grands axes de pénétration dans le Far-West.

Totalement excentrés par rapport à la principale zone d'influence des Athapascans, les Apaches Jicarillas vivaient dans le nord-est du Nouveau-Mexique, à proximité des Etats actuels du Colorado et de l'Oklahoma. Ils s'entendaient bien avec les Utes dont ils avaient assimilé le mode d'habitat et quelques habitudes vestimentaires, loin de la société blanche. Cette dernière fit irruption dans leur vie quotidienne après la passation du traité de Guadalupe Hidalgo. Jicarillas et Utes s'unissent alors pour attaquer les premières troupes américaines qui les repoussent aisément. Pour contrôler ces deux tribus et intervenir rapidement, Washington fait construire quelques postes militaires sur leur territoire, en 1850. Durant la décennie suivante, les Jicarillas se révoltent trois fois. A chaque reprise (en 1850, 1852 et 1854) ils acceptent de

¹⁶ Nat. Archives - Record Group (RG) 393, E 731, LR South Subdistrict Gila, 14/12/65, in Sweeney, p. 298.

¹⁷ "Arizona Miners" du 23/5/66 ; Rapport du secrétaire à l'Intérieur, 39e Congrès, 2e Session, Documents de la Chambre des représentants 1, serie II, pp. 111-113 ; Cochise, Sweeney, p. 299)

négoier un traité de paix que le Congrès révoque chaque fois parce qu'il ne le juge pas assez draconien.

Lors de leurs opérations contre les Utes et les Jicarillas, les garnisons locales américaines remportent quelques succès tempérés par de sérieux revers, notamment le 30 mars 1854 près de Taos. Sur un effectif de 60 cavaliers, un détachement de la garnison de Cantonment Burgwin perd 22 tués et ramène 23 blessés. Les deux camps font preuve d'une égale férocité qui n'épargne ni les femmes ni les enfants. Des soldats américains scalpent fréquemment leurs victimes sans susciter la moindre désapprobation de leurs supérieurs. La campagne de 1854-1855 contre les Utes et les Jicarillas reste indécise. Si leurs coups de main se raréfient dans le sud du Colorado, l'armée américaine ne les a toujours pas pacifiés en 1860. Lorsque la guerre civile éclate, les Jicarillas se retrouvent dans la même situation que dix ans plus tôt sauf que, cette fois, l'attention des forces américaines se focalise sur la menace confédérée.¹

Les Mescaleros occupaient une zone comprise entre l'est du Nouveau-Mexique et le nord-ouest du Texas. Cette tribu sera confrontée à deux entités américaines distinctes : l'Etat du Texas et le département du Nouveau-Mexique.

En 1855, le Texas leur aménage deux réserves mais, quatre ans plus tard, des "vigilants" de cet Etat harcèlent les Apaches qui acceptent d'y vivre. En fait, ils guignent le sol de leurs réserves et cherchent à les rejeter dans les terres arides du Nouveau-Mexique. En 1859, le lobby des spéculateurs texans dévoile ses véritables objectifs en commanditant l'assassinat du surintendant local aux Affaires indiennes, le major Robert Neighbors. Celui-ci voulait prendre des mesures pour protéger les biens et les personnes des Mescaleros qui acceptaient de résider dans une réserve. Ces derniers répliquent aussitôt par de nouvelles représailles. La guerre entre le Nord et le Sud relégua ce problème au second plan sans pour autant résoudre les injustices qui avaient soulevé les Apaches de cette région.

Au Nouveau-Mexique, de petites bandes de Mescaleros harcèlent les pionniers sur la piste de Santa Fe, volent régulièrement du bétail dans les villages indiens ou blancs et les attaquent occasionnellement. Les opérations que montent les garnisons locales perdent d'ordinaire la piste des pillards dans le dédale des sentiers de montagnes qui mènent à leurs repaires. En juin 1855, toutefois, le capitaine Richard S. Ewell (futur commandant du 1^{er} corps de l'Armée de Virginie septentrionale) leur inflige une coûteuse défaite. Sur ces entrefaites, le département de la Guerre décide enfin d'accroître ses effectifs dans le Sud-Ouest. Les compagnies de deux régiments de cavalerie et de deux régiments d'infanterie sont alors réparties dans les nouveaux postes créés en Arizona et au Nouveau-Mexique.²

Les White Mountains, les Coyoteros, les Pinals, les Aravaipas, les Tontos et les Cibecues constituaient le groupe dit des Western Apaches. Leur domaine s'étalait du centre ouest de l'Arizona au nord du Sonora. Comme leurs voisins chiricahuas, ils dévastaient régulièrement les haciendas et les villages mexicains. Ils s'en prirent donc aux Américains de passage et à ceux qui s'installaient dans la région après sa cession aux Etats-Unis. Le département de la Guerre fait alors ériger Fort Buchanan dans le sud de l'Arizona pour y rétablir l'ordre. Malgré ses nombreuses expéditions, la garnison du fort est insuffisante pour venir à bout des Western Apaches. En avril 1857, cependant, un corps expéditionnaire américain oblitère une puissante bande de Coyoteros lors de la bataille du Gila. Ce succès est principalement imputable au capitaine Ewell, transféré à Fort Buchanan avec la compagnie G du *1st Dragoon*. L'ennui, avec les Apaches, c'est que le démembrement de l'une de leurs bandes, aussi puissante soit-elle, ne calme pas pour autant les autres. En mars 1860, un parti de Pinals attaque en plein jour un camp de mineurs à Santa Rita, à quelques kilomètres de Tucson et emmène deux captives blanches. Durant cette année, les déprédations des Pinals que rallient quelquefois des

1 Apache, Melody, p. 82 ; Cantonment Burgwin, Murphy, pp. 10, 13-16, 19, ; Campaign against Utes and Apaches, Chacon, pp. 108-12 ; Campaign against Jicarilla Apache, Taylor, 121-22 ; Desert Tiger, Thompson, p. 6.

2 Apache, Melody, pp. 81-82 ; Desert Tiger, Thompson, pp. 6-9 ; Mescalero People, Dobyns, p. 41 ; Mescalero Apache, Sonnichsen, pp. 78-79 ; Frontiersmen in Blue, Utley, pp. 151-52 ; Mescalero Apache History, Opher, p. 7 ; Ewell, Pfanz, pp. 76-80.

Chiricahuas, ravagent de plus en plus souvent dans les vallées de Santa Cruz et de Sonoita, au-dessous de Fort Buchanan. La compagnie du capitaine Ewell prend part à toutes les opérations de représailles. Elle intercepte parfois une poignée de pillards mais ne réussit jamais à violer leurs bases secrètes.

Les Pinals et les Coyoteros embrasent le Sud-Ouest au même titre que Cochise, soit en se joignant à lui, soit en agissant individuellement. En juillet 1860, les Pinals et leurs voisins chiricahuas passent le sud de Arizona en coupe serrée sans que l'armée puisse véritablement s'interposer. En réalité, à cette époque précise, Fort Buchanan manquait non seulement d'effectifs, mais de chevaux pour les hommes présents. L'érection de Camp Goodwin, près de la rivière Gila, en 1864, isole géographiquement les White Mountains et les Cibecues des Pinals, des Coyoteros et des Aravaipais. Les premiers conclurent alors un traité de paix avec l'armée fédérale tandis que les autres clans continuèrent de piller le nord du Sonora. Ces dernières ne cédèrent au général Crook que dans les années 1870, et acceptèrent de se tenir dans les quatre réserves que le gouvernement leur destinait. Ce sont des auxiliaires recrutés parmi les White Mountain Apaches qui permirent à Crook d'amener les irrédentistes chiricahuas à résipiscence.³

Quand les Américains bâtissent leurs premiers forts sur le territoire des Chiricahuas, ceux-ci se contentent de dévaster le nord du Sonora et du Chihuahua. En une seule année (1850-1851), ces déprédations coûtent la vie à 311 personnes rien qu'au Sonora. Le *Gadsden Purchase* (1853) atterre les habitants du Sonora et du Chihuahua parce qu'il fait basculer les principales rancherias apaches sous la juridiction américaine. Dès lors, les raiders chiricahuas et western apaches peuvent se retirer sur le sol américain après avoir pillé les deux Etats mexicains sans que ces derniers puissent les poursuivre jusque dans leurs tanières. Durant ces années, dorées pour les Apaches, ceux-ci troquent impunément le bétail volé au Mexique contre les armes, les munitions, les outils, le textile et le whisky que leur fourguent les trafiquants américains.⁴

Les prémices du conflit entre *Chies-Co-Chise* (nom solennel de Cochise)⁵ et les Américains se manifestent dès la fin de 1859 et au début de l'année suivante. Cette figure immortelle de la résistance apache serait née entre 1815 et 1823. Il n'existe aucune photo de lui mais, d'après ses contemporains, son fils Naiche (*Nachez*) lui ressemblait extraordinairement. En revanche, les descriptions de son physique et de son comportement ne manquent pas. Pour l'époque déjà et surtout par rapport aux Apaches, son mètre septante-huit et ses quatre-vingts kilos en font un géant.

“Il paraissait encore plus grand que sa taille en raison de la légèreté de son ossature et de son port altier. Droit comme une flèche, il était bâti aussi parfaitement qu'un homme puisse l'être.” - *“Sa chevelure était d'un noir jais avec des fils d'argent de plus en plus nombreux dans les dernières années de sa vie. Elle tombait sur ses épaules à la manière apache. Il avait les traits réguliers, le front haut, un nez romain très accusé et des pommettes saillantes.”* - *“Sa contenance révélait une grande force de caractère. Il ne souriait jamais et paraissait toujours grave et sévère.”* - *“Son visage était lisse (...) sa bouche, très mobile, était remarquablement dessinée, son nez était proéminent et ses yeux ne recelaient aucune férocité (...) Son expression était plaisante (...) mais de la tristesse et de la volonté y étaient nettement perceptibles.”*

Parlant de l'importance qu'il accordait à la vérité, Cochise répétait souvent à ses interlocuteurs américains *“Je veux qu'on dise la vérité. Un homme n'a qu'une bouche, s'il ne dit pas la vérité, il est à côté de lui-même”*. Son aversion pour le mensonge ne le dispensait pas pour autant de refuser de dire la vérité lorsque celle-ci le gênait. Il recourait alors à sa formule favorite *“Je n'ai pas envie de parler de ça”*, qui clôturait le débat. Tous les témoignages confirment que l'ascendant qu'il exerçait sur ses hommes provenait de la rectitude de sa parole et de l'exemple qu'il leur donnait au combat en se tenant toujours à leur tête. Rappelons cependant que le mode de fonctionnement de la société apache, en temps de paix comme en temps de guerre, réduisait l'autorité de Cochise à ceux qui voulaient bien le suivre. Quoiqu'on le

3 Apache, Melody, pp. 82-83 ; Desert Tiger, pp. 12-13, 18-19 ; Ewell, Pfanz pp. 76-77, 105, 108-109, 115.

4 Frontiersman in Blue, Utley, p. 85 ; Cochise, Sweeney, pp. 116, 122, 125-26, 135.

5 Nino Cochise, Griffith, p. 16.

fit passer pour tel, il ne fut jamais le chef absolu des Chiricahuas parce que cette fonction n'existait pas dans le monde apache. Des bandes de Chiricahuas agirent indépendamment de lui et sans le consulter.

Cochise avait épousé *Dos-teh-Seh*, la fille du chef mimbreno Mangas Coloradas. Il en eut deux fils : *Taza* et *Naiche* qui lui succédèrent à la tête de quelques bandes de Chiricahuas. Par une étrange ironie du sort, ces deux futurs leaders n'étaient rien moins que des quarterons mexicains. Leur grand-mère était une Mexicaine de pure souche, que Mangas avait épousée de force. Son fils, qui portait le même nom que lui, n'était donc qu'un métis mexicain à demi-apache. Cochise avait acquis une notoriété certaine parmi les Chiricahuas Chokonens et la paix régnait entre les siens et les Américains. Une paix toutefois perturbée par les vols de bétail auxquels se livraient occasionnellement ses guerriers. Les inévitables frictions à ce propos incitent le capitaine Ewell à se rendre en personne dans le camp de Cochise pour l'exhorter à calmer les siens sous peine de sévères représailles. Le chef chiricahua y consent assez facilement parce qu'il ne tient pas à se faire coincer entre les armées américaines et mexicaines. L'apparente docilité de Cochise suscite parfois le sourire. Chaque fois que, dans la région, se produit un vol de bestiaux, Cochise court à Fort Buchanan pour protester de l'innocence de ses Chiricahuas. Il tiendra rigoureusement ses engagements... pendant quatre mois, n'hésitant pas à se confondre en excuses et à restituer les bêtes que volent les siens.

En avril 1860, Cochise réapparaît en Arizona après un bref séjour au Mexique. Malgré sa parole, il vole des mules au relais de Dragoon Springs et nie en être l'auteur. Dans le même temps, ses hommes attaquent à nouveau Tubac mais il prétend ne pas être au courant. Deux semaines plus tard, des Chiricahuas, encore, font main basse sur tout le troupeau de mules de la compagnie minière de Santa Rita. Dès lors, les relations de Cochise et d'Ewell se gâtent. Le 25 juin, Ewell et 75 hommes de son *1st Dragoon* marchent sur Apache Pass et obtiennent la restitution des animaux. L'agent de la compagnie minière en refuse cinq qu'il juge d'une qualité insuffisante. Cochise explique que des Mimbrenos Chihennes avaient commis le vol, qu'il leur avait repris les mules mais qu'entre-temps plusieurs de celles-ci avaient été vendues à des Mexicains et que d'autres étaient mortes de fatigue. Incrédule, Ewell fouille les monts Chiricahuas pour retrouver le reste du troupeau car il savait que les Apaches entretenaient d'ordinaire un excellent parc à bestiaux. Après une semaine d'infructueuses investigations, l'officier en conclut que le clan chokonon ne possédait que peu ou pas de bétail. Dans son rapport, il écrira que les Indiens "*avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir pour répondre à la demande des Blancs*". La presse locale condamna évidemment sa politique de négociation et le critiqua pour avoir discuté avec les Apaches au lieu de les anéantir.⁶

L'évolution de l'immigration américaine vers l'Ouest pousse trop de convois sur les pistes du Sud-Ouest et, sur place, de plus en plus de Blancs se lancent dans l'élevage ou la culture. Cette croissance démographique inquiète les Apaches qui se sentent minorés par rapport à l'ensemble de la population. Deux événements distincts mais concomitants concourent à démontrer la tension grandissante entre les deux blocs. D'abord, l'animosité grandissante des Chiricahuas Chokonens se ressent durant le printemps 1860, surtout lorsque des éleveurs américains n'hésitent pas à tuer ceux qui tentent de voler du bétail. Seule l'autorité de Cochise empêche ses Chokonens de les venger. Ensuite, en automne de la même année, des bandes de plus en plus nombreuses de Chiricahuas affluent à Fronteras (Chihuahua) pour y solliciter les conditions d'une paix stable. Cette démarche est significative dans la mesure où elle indique que ces bandes se préparent une base de repli au Mexique pour opérer librement aux Etats-Unis.⁷

La conception que les communautés apaches et américaines ont de la coexistence pacifique étant antinomique, le moindre incident peut mettre le feu aux poudres. Notons que, lors de leurs déprédations, les Apaches ne font aucune différence entre les Américains et les Indiens Pimas, Zunis, Maricopas et Papagos. Ces derniers en souffrent du reste davantage parce qu'ils sont

6 Great Chiefs, Capps, p. 63 ; Ewell, Pfanz, pp. 108-109 ; Cochise, Sweeney, pp. 180-81 ; Latest from Arizona, Altshuler, pp. 102,105.

7 Arizona Historical Society, fichier 354 - Préfet d' Arispe au gouverneur, 23/12/60 ; Cochise, Sweeney, pp. 185-86.

moins bien armés pour se défendre. Ils firent cause commune avec les Blancs pendant toute la durée des guerres apaches. Nous ajouterons, à l'intention de quelques "Indianistes" nostalgiques, qu'à l'époque, ces Indiens pacifiques n'étaient pas encore "blanchis" par la civilisation occidentale. Leur économie et leur société fonctionnaient exactement comme avant l'arrivée des Espagnols, voire même des Apaches. L'histoire ne consent aucun panache à ces paisibles tribus parce qu'elles comprirent très tôt qu'une économie structurée sur des bases sédentaires assurerait plus sûrement la pérennité de leurs institutions qu'en faisant tourner des mustangs dans les plaines.

C'est alors que se déclenche "l'Affaire Bascom".

Le 27 janvier 1861, un parti d'Apaches non identifiés attaquent le ranch d'un Irlandais, un certain John Ward, lui emportant une vingtaine de têtes de bétail et son fils adoptif, un métis de dix ans appelé Felix. Il était l'enfant naturel d'un Pinal (groupe des Western Apaches) et d'une Mexicaine, Jesusa Martinez, qui vivait en concubinage avec le propriétaire du ranch.

Le lendemain du raid, le lieutenant-colonel Pitcairn Morrison, qui commandait Fort Buchanan, charge le lieutenant George N. Bascom de poursuivre les ravisseurs avec un détachement de cavaliers et de fantassins. Décision ô combien ridicule de la part d'un *West-Pointer* qui, de toute évidence, ne connaît rien de la nature de ses adversaires ni du terrain sur lequel ils opèrent. Si, pour un détachement de cavalerie privé de scouts, c'était une gageure de rattraper des Apaches dans la sierra, l'infanterie n'en avait pas la moindre chance. Bascom suit une piste qui les mène en territoire chokonen et, sans s'enhardir plus loin, il conclut que Cochise porte la responsabilité de ce rapt. Présomption hasardeuse qui coûtera cher au Sud-Ouest car il apparut plus tard que les raiders du ranch Ward émargeaient à une bande de Coyoteros (Western Apaches) sur laquelle Cochise n'avait aucune emprise. Le 29 janvier, après avoir lu le rapport de Bascom, son supérieur lui prescrit de "*châtier les pillards et de prendre, à cet effet, les décisions qui lui sembleraient les plus opportunes*". C'était donner, à un ambitieux, une carte blanche qui ouvrait la porte à toutes les extrémités. Au moment de l'enlèvement du jeune métis, le capitaine Ewell était absent. Il avait été requis à Fort Bliss (Texas) pour siéger dans une cour martiale. S'il avait été sur place, c'est à lui et non à l'infâme Bascom que le commandant du fort aurait confié la tâche de négocier avec Cochise.⁸

Le 3 février 1861, Bascom arrive à Siphon Canyon, à moins de deux kilomètres du relais de poste d'Apache Pass, et expédie à Cochise un message le priant de le rencontrer. En convoquant de la sorte un chef chiricahua notoirement craint et respecté, il commettait une erreur psychologique qui, dès le départ, envenima des relations déjà précaires. Le jour suivant, dans la soirée, Cochise apparaît enfin, accompagné de son épouse, de son fils Naiche encore adolescent, de son frère Coyuntura et de deux de ses neveux. La suite dont il s'entoure dénote ses intentions pacifiques et un certain goût pour le décorum. D'emblée, il nie son implication dans l'affaire Ward, rejette la faute sur les Coyoteros mais suggère tout de même au lieutenant de lui accorder un délai de dix jours pour récupérer l'enfant. Bascom acquiesce mais exige que Cochise et ses compagnons soient gardés en otage jusqu'à la restitution de l'enfant. Comprenant immédiatement que son interlocuteur compte bien "lui faire porter le chapeau", Cochise bondit en brandissant un coutelas de sa poche, fend la toile de la tente où se déroulaient les pourparlers et détaille au nez et à la barbe des sentinelles. Celles-ci ouvrent le feu et, malgré une légère blessure à la jambe, le chef chiricahua disparaît dans les rochers. Il racontera plus tard qu'en se faufilant dans les collines, il se rendit compte qu'il tenait encore en main la tasse dans laquelle Bascom lui avait servi du thé ou du café.

Deux jours plus tard, Cochise et environ 200 guerriers surgissent sur la crête d'une des collines surplombant Apache Pass. Il fait brandir le drapeau blanc et requiert la restitution de son fils et des otages. Par un concours de circonstances, les trois employés du relais de poste se trouvaient sur place à ce moment-là. Ils avaient entretenu de bonnes relations avec Cochise et, percevant que Bascom allait commettre l'irréparable, ils se portent au-devant du chef apache malgré l'interdiction du lieutenant. Aveuglé par sa colère, Cochise les fait saisir pour les

⁸ Cochise, Wseeneey, p. 183 ; National Archives - M 1072 - Dept. of N. Mexico, R2, in Sweeney, p. 191.

échanger avec ceux qui détiennent les soldats. Bascom ne veut rien entendre et une fusillade éclate instantanément entre les deux partis. Aux Chokonens se sont joints d'autres Chiricahuas, un petit groupe de Bedonkohes et un fort parti de Mimbrenos que dirige le fameux Mangas Coloradas.

Ce dernier est à lui seul une légende dont la notoriété est antérieure à celle de Cochise. Son véritable nom indien (*Dasoda-Hai*) reste incertain, la postérité n'ayant retenu de lui que son sobriquet mexicain Mangas (manches rouges) dont le sens réel est différemment interprété. Né vers 1790, ce géant faisait une fameuse paire avec son beau-fils : 1,93 m et 113 kilos. Les archives américaines ne détiennent aucune photo de lui mais ses contemporains affirment que son petit-fils Taza, fils de Cochise et de sa fille, en était l'exacte réplique. L'amitié qui liait ces deux chefs dépassait de loin le cadre de leurs liens familiaux. En 1862, par exemple, un cavalier fédéral blesse grièvement Mangas, lors d'une escarmouche banale. Sa blessure eût été mortelle si Cochise ne l'avait pas emmené d'urgence à Janos (Chihuahua) où, sous la menace, il force un médecin mexicain à lui extraire la balle que son beau-père avait reçue dans la poitrine. En 1863, le vieux Mangas était enchaîné, torturé au fer rouge, abattu puis décapité sur ordre du brigadier général Joseph West alors qu'il s'était présenté sous le drapeau des parlementaires pour négocier un traité de paix.⁹

Revenons-en aux péripéties de l'affaire Bascom. Par désir d'éviter un conflit armé ou pour protéger ceux qui se trouvaient aux mains des soldats fédéraux, Cochise réitère le lendemain sa demande d'échange. Le lieutenant la refuse tout net. Ce dernier et ses hommes avaient entre-temps opéré une prudente retraite dans le relais d'Apache Pass où ils s'étaient solidement barricadés. Le même jour, comme pour étaler leur force, des Chiricahuas se ruent sur un convoi de Mexicains qui chemine en direction de Las Cruces. Ils s'emparent des neuf hommes, les attachent aux roues de leurs chariots et les font rôtir à petit feu. Cochise maintient cependant en vie les trois employés du relais, marquant par là la valeur hiérarchique qu'il accordait aux Hispaniques par rapport aux Anglo-Saxons.

Pendant que l'entrevue de Cochise et de Bascom virait à la tragédie, un détachement de la compagnie G du *1st Dragoon* de Fort Buchanan avait pris en chasse un parti de Coyoteros qui convoaient des bêtes volées vers leur rancheria. Fait inhabituel, c'est le médecin de la garnison, le Dr. B.J.D. Irwin, qui commandait ce contingent avec le premier lieutenant Isaiah N. Moore. Grâce à l'habileté de leur guide, Paddy Graydon, ils récupèrent une partie du troupeau et s'emparent de trois Coyoteros dont leur chef. La troupe et ses prisonniers rejoignent Bascom à Apache Pass le 7 février sans être inquiétés par Cochise. L'absence de réaction de la part des Indiens engendre un pesant suspense dans le relais. L'irréparable pourrait encore être évité mais le caractère vindicatif du Dr. Irwin pousse les autres à dépasser le point de non-retour. Lui-même et le premier lieutenant Moore exigent, en vertu de leur séniorité en grade, la pendaison immédiate des trois prisonniers coyoteros. Le lieutenant Bascom consent alors à exécuter tous les otages, sans distinction. La femme de Cochise et son fils Naiche seront libérés plus tard après une brève détention à Fort Buchanan.

Le jour même, en rétorsion, Cochise fait périr les trois Américains du relais dans d'atroces souffrances. La puissance de feu des Américains, leurs retranchements et les renforts qui font route vers eux le dissuadent de lancer une attaque frontale qui décimerait beaucoup des siens. Il se retire avec ses Chokonens vers le Sonora et Mangas ramène ses Mimbrenos dans le Gila. Simple repli stratégique sur leurs bases respectives avant de soumettre l'Arizona et le Nouveau-Mexique à une guérilla qui durera jusqu'à la reddition de Geronimo en 1886.

Le rapport officiel que Bascom rédige sur cette affaire est évidemment biaisé pour passer ses erreurs sous silence. Son supérieur n'a pu manquer de les déceler mais, comme il venait d'introduire sa demande de mise à la retraite, il préféra ne pas perturber sa fin de carrière. Quelques années plus tard, un examen plus approfondi des événements, basé sur les déclarations des témoins directs ou indirects, américains et indiens, confirme formellement la félonie dont

⁹ Apache Indians, Lockwood, p. 125 ; Cochise, Sweeney, p. 187 ; Encyclopedia Native Americans, Johansen, pp. 234-35 ; Encyclopedia of American West, Utley, pp. 269-70 ; Great Chiefs, Capps, p. 72.

Bascom se rendit coupable. Il n'eut jamais à rendre compte de son infamie car une sorte de justice immanente lui prit la vie durant la bataille de Valverde qui, en février 1862, opposa la brigade Sibley aux forces du colonel Canby. Néanmoins, son nom fut donné à un fortin érigé en août 1863, près de Tucumcari (Arizona).¹⁰

Ce qu'il advint du jeune métis enlevé par les Coyoteros ressort au paradoxe lorsque l'on considère que son rapt fut l'étincelle qui fit exploser le Sud-Ouest américain pendant une génération. Il vécut paisiblement parmi les Coyoteros jusqu'à l'âge de quatorze ans et dans une relative liberté puisque son nom indien *Mig-Ga-N'-La-Sie* signifie qu'il les quitta de lui-même. Nous le retrouvons à Fort Bowie (Arizona) quelques années plus tard, sous le nom de Mickey Free. Il y fait parler de lui en défendant sa femme des avances très concrètes de la part d'un officier du poste. Durant l'altercation qui s'ensuit, il tue deux Mexicains avec son coutelas et s'enfuit en Arizona. En 1871, il a alors une vingtaine d'années, il sert comme scout et interprète dans les forces du général George Stoneman qui commande alors le district de l'Arizona. Les généraux Crook et Miles font ensuite appel à lui pour pister Geronimo. C'est aussi grâce aux informations de Mickey Free qu'en 1880, le colonel Garcia, de l'armée mexicaine, tendit un piège qui coûta la vie à Victorio (*Bidu-ya*), le fameux chef mimbreno qui avait pris la relève de Mangas à la tête de quelques bandes de Chihennes.¹¹

Interlude apache entre Bleus et Gris

Après la pendaison des otages chiricahuas par le lieutenant Bascom, Cochise voue aux Américains une haine inextinguible qui, dès le 2 mars 1861, se matérialise par la mise à sac du ranch Marshall, non loin de Tucson. Il est poursuivi en vain par de l'infanterie.¹² Ce débordement tétanise littéralement l'Arizona et le Nouveau-Mexique. Les autorités de ce Territoire n'y étaient évidemment pas préparées puisque Cochise semblait s'entendre avec les Américains et que rien ne laissait prévoir l'Affaire Bascom. Le quartier général de Santa Fe décide de monter simultanément deux expéditions punitives pour réprimer la rébellion apache. Le lieutenant-colonel George B. Crittendem (futur brigadier général dans l'armée confédérée) reçoit l'ordre de pacifier les Mescaleros à l'est du Rio Grande et le major Isaac Lynde celui de "*faire activement la guerre aux Chiricahuas*" dans le Gila. Le premier mène sa campagne tambour battant et contraint rapidement quelques clans mescaleros à déposer les armes. Quant à Lynde, indécis et velléitaire, il ne bouge pas d'un pouce. Il justifia son immobilisme en alléguant que ses mules étaient en mauvaise condition, que ses effectifs suffisaient à peine à défendre son secteur et qu'il ne disposait pas assez d'approvisionnement pour une opération de cette envergure. En fait, mais Lynde ne pouvait pas le supputer, son expédition aurait de toute manière tourné en rond. Mangas et ses Mimbrenos avaient regagné le Gila tandis que Cochise rejoignait d'autres bandes chiricahuas près de Fronteras (Chihuahua). C'est donc depuis son repaire mexicain que ce dernier commença réellement sa guerre contre les Américains.¹³

Les Apaches n'auraient pas pu choisir un meilleur moment. L'effervescence "sécessionniste" secouait le Territoire néo-mexicain et les premières fissures se dessinaient déjà entre les Américains. Le 27 avril 1861, Cochise entame sa campagne de dévastations aux Etats-Unis en massacrant les passagers d'une diligence à Doubtful Canyon. Les sévices qu'ils subissent rendent impossible l'identification de leurs restes. Durant les semaines suivantes, il est partout,

10 Références générales sur l'affaire Bascom : RG393, LR, Dept. N. Mexico, 14/1 et 25/2/1861 ; Récits de Culver et Wallace, dossier Hayden et récits du capitaine Robinson, pp. 79-84, Rapport de Bascom, p. 83 in Arizona Historical Society Archives ; Récit de Oury in "Mesilla Times" du 21/2/1861 ; New Tracks in N. Mexico, Bell, pp. 279-80 (toutes ces références in Cochise, Sweeney, pp. 190-208 ; Geronimo, Barrett, pp. 115-17 ; Echoes of the Bugle, Giese, p. 10 ; Desert Tiger, Thompson, p. 20 ; Fort Huachuca, Smith, pp. 11-13 ; Apache Pass Fight, Irwin, passim.

11 Encyclopedia Native American, Johansen, pp. 139-40 ; Great Chiefs, Capps, p. 69 ; Nino Cochise, Griffith, p. 15.

12 Desert Tiger, Thompson, p. 22.

13 RG 393, LS, Dept. N. Mexico, AAG, 10/2 et 25/2/1861 ; idem LR, Lynde, 20/3 et 10/4/61, in Sweeney, pp. 214-15 ; Geronimo's Story, Barrett, p. 118 ; Desert Tiger, Thompson, p. 22.

attaquant des convois, des civils isolés et même des détachements militaires.¹⁴ A Santa Fe, le quartier général des forces fédérales du Territoire enrage d'avoir les mains liées. Tous les raiders chiricahuas viennent du Chihuahua et y retournent sitôt leurs forfaits accomplis. Le gouverneur Ignacio Pesqueira déniait en effet aux troupes américaines le droit de poursuivre les Apaches sur son Etat. Il craignait de déstabiliser les Chiricahuas qui s'y tenaient tranquilles pendant qu'une révolte des Indiens Yaquis occupait le gros de ses forces.¹⁵

Les appréhensions de l'armée américaine augmentaient dans la même proportion que les effectifs de Cochise. En avril et mai, celui-ci ne commandait qu'une soixantaine de ses Chokonens mais leurs succès avaient éveillé la convoitise des autres bandes. Dès lors, les Chiricahuas Nednis de Juh et surtout les White Mountains (Western Apaches) de Francisco fraient de plus en plus avec Cochise. C'est une centaine de *brancos* qui, maintenant, sèment la mort dans la vallée de Santa Cruz, au sud de Tubac, non loin de la mine de Patagonia. Entre le 20 et le 22 juin 1861, à portée de fusil de Fort Buchanan, une bande de Chokonens s'empare de plusieurs troupeaux de bêtes à cornes. Le lieutenant Bascom intervient personnellement le 22 juin avec un détachement monté mais la supériorité numérique de ses adversaires le force à lâcher prise. Cette escarmouche confirme une fois de plus la nécessité de recourir essentiellement à des troupes montées pour appréhender les Indiens. Malgré les nombreux rapports qu'il rédige dans ce sens, le commandant de Fort Buchanan n'obtient pas un seul cavalier. La guerre qui s'amorce, entre le Nord et le Sud, absorbe toutes les priorités. Quand les Texans de Baylor s'approchèrent du Nouveau-Mexique (juillet 1861), le département de la Guerre fédéral ordonna l'abandon de ses deux postes dans le sud de l'Arizona. Fort Breckinridge fut évacué et incendié le 10 juillet 1861 et Fort Buchanan subit le même sort le 23 juillet, la veille de l'entrée des Confédérés à Mesilla.¹⁶

Cochise ne comprend pas tout de suite que ses antagonistes blancs se livrent une guerre qui débordait sur son territoire. Il interprète donc le retrait des garnisons américaines et l'exode des civils comme une victoire personnelle. Baylor prit officiellement possession du Nouveau-Mexique et de l'Arizona le 1^{er} août 1861 mais, entre l'évacuation des deux forts cités plus haut et l'arrivée d'un premier corps de troupes confédéré à Tucson, il s'écoula sept mois. Sept longs mois pendant lesquels les White Mountain Apaches saccagent et paralysent tout le sud de l'Arizona (vallées de Santa Cruz et de Sonoita). Ils sévissent avec une alacrité d'autant plus performante que, même lorsqu'elle se trouvait encore sur place, la garnison de Fort Buchanan ne parvenait pas toujours à les brider.

La mine de Patagonia était la cible ordinaire des Apaches depuis le début de son exploitation. D'abord parce que les camps des mineurs constituent des proies faciles, ensuite parce qu'elle attire trop de main-d'oeuvre blanche. Le capitaine Ewell repère le site en avril 1857, durant sa campagne contre les Coyoteros et il emporte quelques spécimens de roches pour les faire analyser. Comme leur teneur en argent se révèle assez riche, Ewell s'associe avec cinq partenaires pour acquérir le terrain et ouvrir une mine. Il y infuse une grande partie de ses économies dans l'achat de matériel et l'embauche de personnel. Son service à Fort Buchanan lui interdisant de superviser personnellement son entreprise, il la confie à un beau parleur sans véritable expérience. Malheureusement, la mine exige sans cesse des investissements supplémentaires qu'elle ne parvient pas à amortir en raison du harcèlement apache, d'un conflit racial entre les ouvriers et de l'incompétence de son manager.

Financièrement dépecé par ce monstre sur lequel il avait conçu tant d'espoir, Ewell brade ses parts à un certain Bravoort qui s'empresse de les refiler à un certain Henry T. Titus. Lequel les revend à Sylvester Mowry, un ancien officier de l'armée fédérale qui avait résolu de faire fortune en Arizona. Sous sa férule, la mine rapporta 1.300 dollars par jour alors qu'elle ne lui en avait coûté que 25.000. La mine de Patagonia, désormais connue sous le nom de *Mowry's Mine*,

14 "Mesilla Times" 11/5/61 ; Conquest of Apacheria, Thrapp, p. 19 ; Cochise, Sweeney, pp. 215-16.

15 RG 393, LR, Dept. N. Mexico : 28/2, 25/4 et 5/6/61, in Sweeney, p. 220.

16 "Missouri Republican" 6/7/61 ; RG123, Kitchen, n°6485, in Sweeney, p. 221 ; Forts of the West, Frazer, pp. 4,6 ; Arizona in 1861, C. Altshuler, pp. 62-63 ; Cochise, Sweeney, pp. 221-23 ; Desert Tiger, Thompson, p. 23-24.

se situait à l'est de Tubac et à plus de 100 kilomètres au-dessous de Tucson. Les beaux profits qu'en tire son nouveau propriétaire ne l'exonèrent pas pour autant des périls de la dangereuse proximité des Apaches. Le 1^{er} janvier 1861 déjà, c'est-à-dire vingt-six jours avant l'Affaire Bascom, Mowry implora le commandant de Fort Buchanan de restaurer l'ordre dans la vallée de Sonoita : *“Nous sommes terriblement harcelés par les Apaches. Chaque semaine, ils tuent quelqu'un et dérobent des quantités de chevaux, de mules et de bovidés. Pour l'amour de Dieu, envoyez-nous des troupes montées ayant pour instruction de rester sur le terrain pour punir ces 'fils de putains' de voleurs et d'assassins”*.¹⁷

Cette situation signifiait la ruine d'une région en pleine ascension économique. Le 3 ou le 4 août 1861, une centaine de Western Apaches, probablement les White Mountains de Francisco, attaquent en plein jour la bourgade de Tubac. Beaucoup de mineurs et d'éleveurs s'y étaient réfugiés et ils réussissent de justesse à contenir leurs adversaires. Comme en témoigne le *Tucson Arizonian* de l'époque, leur anxiété se muait en terreur : *“Notre prospérité se meurt, il n'y a plus de courrier ; les soldats sont partis et leurs forts sont détruits ; les mineurs sont assassinés et leurs mines désertées ; les éleveurs et les agriculteurs ont abandonné leurs troupeaux et leurs récoltes aux Indiens. La population s'enfuit, prise de panique, laissant tout derrière elle pour se mettre à l'abri. D'un bout à l'autre du Territoire, à la seule exception de Tucson et de ses parages, plus rien n'est habité”*.

La terreur dans laquelle vivaient les habitants de l'Arizona procédait presque autant des composantes de sa population que du péril apache. Dans les années 1854-1860, ce Territoire et Tucson en particulier passaient pour l'ultime refuge des ruffians et des hors-la-loi qui fuyaient la Californie, le Sonora, le Chihuahua, le Nouveau-Mexique et le Texas. L'exercice de la justice y était devenu létal tant pour les magistrats que pour les officiers chargés de son exécution. Au sein d'une vie ponctuée de rixes, de vols et de meurtres, seule prévalait la loi du plus fort. Même si elle s'immisçait rarement dans les affaires civiles, tant qu'elle était là, la garnison de Fort Buchanan imposait un minimum d'autorité qui empêcha sans doute les pires débordements. Son départ et le déferlement apache plongèrent ce Territoire dans une violence que plus rien ni personne ne pouvait tempérer. Il n'est donc pas étonnant que, dans le contentieux qui opposait le Nord au Sud, les pionniers arizoniens fussent disposés à épouser la cause du premier des deux drapeaux qui éteindrait le volcan sur lequel ils survivaient.¹⁸

Le vide militaire de la région faisait craindre à Mowry le pire pour son exploitation minière. Il l'avait transformée en un camp retranché qu'entourait une palissade percée de meurtrières. A l'intérieur, son personnel y travaillait l'arme à portée de la main. Cochise maintenait son entreprise sous la constante surveillance de ses guetteurs. Il voulait la détruire pour en chasser ceux qui en dépendaient. La menace qui pèse sur les affaires de Mowry atténua son militantisme pour la cause sudiste dont il avait pourtant été un des ténors, en Arizona. Fin juillet et début août 1861, il écrit successivement au secrétaire d'Etat William Seward et au secrétaire à la Guerre, Simon Cameron, à Washington. Il leur dépeint le chaos qui régnait en Arizona et sollicite l'envoi de troupes, le plus vite possible. Les Apaches ayant interrompu les communications entre Tucson et le Rio Grande, Mowry ignorait que Baylor venait d'entrer à Mesilla.¹⁹

Durant cet interlude entre le départ des troupes fédérales et l'arrivée des Confédérés en Arizona, les Chiricahuas de Cochise et les White Mountains de Francisco avaient été pratiquement les seuls à se partager le “gâteau arizonien”. Après son intervention auprès de Cochise, lors de l'Affaire Bascom à Apache Pass, Mangas Coloradas refusa de prime abord d'entraîner ses Mimbrenos dans une guerre permanente avec les Blancs. Sa sagesse ne résista pas longtemps à la violence qu'engendrait leur rapacité. Au printemps 1860, près de Pinos

17 Desert Tiger, Thompson, p. 20 ; “Mesilla Times” du 6/2/61 ; “San Francisco Herald” du 25/2/61 ; History of Arizona, Farich, pp. 292-93 ; Adventures in the Apache Country, Browne, pp. 203-10 ; Ewell, Pfanz, pp. 103-13 ; Case of S. Mowry, Altshuler, pp. 63-69.

18 Early Arizona, Wagener ; Cochise, Sweeney, pp. 223-24 ; “Alta California” du 2/9/61 ; Ewell, Pfanz, pp. 90-91 ; Frontier Life, Eaton, p. 178 ; Pumpelly's Arizona, Pumpelly, pp. 61-62.

19 Case of S. Mowry, F. Altshuler, p. 75 ; RG, LR, AGO, M 1944 : 8/8/61, in Sweeney, pp. 239-40.

Altos, des prospecteurs avaient découvert des gisements d'or qui attirèrent aussitôt des cohortes d'orpailleurs de tout poil. Pour éviter un conflit ouvert avec l'armée, les Mimbrenos ne tentent pas vraiment de les refouler. Les deux communautés étaient cependant condamnées à en venir aux mains. Le sans-gêne des Blancs, leur mépris pour l'Indien et les vols de chevaux que commettent ces derniers accumulent des motifs de tension. Celle-ci arriva à son paroxysme en décembre 1860. Près de Fort Webster, un groupe de chercheurs d'or abat quatre Chihennes et s'empare de treize autres en les accusant de vol. Cette agression achève de détériorer les relations entre les deux races sans pour autant provoquer une confrontation armée. L'astuce apache réservait une surprise aux Américains.

Vers la mi-février 1861, trois sous-chefs chihennes se présentent amicalement à Fort McLane, que commandait alors le major Lynde. Ces trois chefs comptaient parmi eux un certain Victorio. Il fera parler de lui dans les années 1865-1880 à la tête d'une bande de Mimbrenos. Convaincu de la sincérité de ses interlocuteurs qui demandaient une geste magnanime de sa part, Lynde relaxe les treize Chihennes détenus depuis décembre. En échange, les trois chefs s'engagent à convaincre Mangas de ratifier un traité de paix. La manoeuvre avait été finement jouée car, au même moment, à un jour ou deux près, Cochise, Mangas et Francisco se retiraient d'Apache Pass à l'issue de l'incident Bascom.²⁰

L'attitude lénifiante du major eut peut-être un impact favorable sur Mangas car celui-ci se tient tranquille durant les quatre premiers mois de 1861. L'animosité des orpailleurs anéantit ses bonnes dispositions. Excédé par l'extension de Pinos Altos, Mangas s'y rend seul, interpelle amicalement quelques mineurs et leur raconte qu'il pouvait leur indiquer un endroit en Sonora où le métal jaune affleurerait en plus grande quantité. Il avait assez naïvement imaginé qu'en procédant de la sorte, il les encouragerait à quitter son domaine sans effusion de sang. Les prospecteurs "mis au parfum" en discutent discrètement entre eux pour se réserver la primeur de ce nouvel eldorado. Ils entrent en fureur lorsqu'ils apprennent que le vieux chef chihenne (il approchait de ses septante ans) répétait la même histoire à qui voulait l'entendre. Ils se saisissent alors de lui, le ligotent, le battent et lui labourent le dos à coups de fouet puis le jettent en dehors du camp en l'avertissant que, désormais, les Indiens devaient s'en tenir à l'écart.²¹ L'humiliation que les orpailleurs lui avaient infligée, l'impatience de ses propres guerriers à marauder aux côtés de Cochise et l'obligation morale de le soutenir dans sa lutte contre les Blancs emportent Mangas sur le sentier de la guerre. Ses Mimbrenos se manifestent dès mai 1861, pendant que Cochise et Francisco ravagent la région comprise entre Tubac et les Chiricahuas Mountains. D'abord en attaquant un convoi mexicain près de Pinos Altos, ensuite en volant des chevaux et des mules dans le corral de Fort McLane.

Début juin 1861, les coalisés Western Apaches, Chiricahuas et Mimbrenos régnaient en maîtres entre Tucson et Mesilla. Comme les agglomérations blanches étaient plus nombreuses dans l'est du Nouveau-Mexique, Cochise y déplace ses forces, début juillet 1861, pour les associer à celles de Mangas. L'historien James H. McClintock observe à ce propos : *"Désormais Cochise avait la possibilité de rassembler autour de lui plus de guerriers qu'aucun autre chef apache des temps modernes"*.²² La suite des événements le confirme. En juillet et en août 1861, Cochise et Mangas prennent leur quartier général près de Cook's Canyon. Leurs liens familiaux resserrent encore leur complicité. Aucun des deux ne recherche la primauté sur l'autre. Il est cependant clair que la jeunesse de Cochise le place plus souvent que son beau-père à la tête des guerriers des deux tribus lors de leurs opérations conjointes. C'est du reste à cette époque que l'aura de Cochise s'étend sur les autres clans apaches.

Cook's Spring était devenu l'endroit le plus dangereux du Nouveau-Mexique après Apache Pass parce que sa réserve permanente d'eau potable en faisait une halte obligatoire pour les voyageurs. C'est en cet endroit qu'en juillet 1861, Cochise et de Mangas affrontent une poignée

²⁰ Pinos Altos, Allen, pp. 302-3 ; Victorio, Thrapp, pp. 68-71 ; RG 393 (LR & LS) Dept. N. Mexico : Lynde, 17 et 18/12/60 - Maury, 30/12/60, in Sweeney, p. 225.

²¹ Great Chiefs, Capps, p. 72 ; Encyclopedia American Natives, Johansen, p. 235.

²² Arizona : Prehistoric, Aboriginal, Pioneer, Modern, Mc Clintock.

de frontaliers expérimentés et bien armés qui travaillaient pour l'Overland Mail Co. Les Indiens les tuèrent tous à l'issue d'un combat acharné qui dura deux jours. Selon Mangas, 25 de ses guerriers y perdirent la vie et un nombre plus élevé d'entre eux furent grièvement blessés. Le croisement des sources et des témoignages de l'époque permet d'estimer à environ 300 le nombre maximum de combattants que les deux chefs auraient pu rameuter à ce moment-là. Cook's Spring leur aurait donc coûté de 15 à 20% de leur effectif.²³

Cette victoire à la Pyrrhus les échaude tout de même. Cochise se sépare des Mimbrenos pour se refaire au Chihuahua et y troquer son butin contre les armes et les munitions que José Marià Zuloaga lui vend à prix d'or. Ce Mexicain exploitait une mine dans le Chihuahua et tirait de substantiels profits de son trafic avec les Chiricahuas. Nous verrons plus loin que les forces fédérales et confédérées le prirent dans leur collimateur pour interrompre son double jeu. Après ce bref intermède au Mexique, Cochise revient au Nouveau-Mexique durant la seconde quinzaine d'août 1861. Sur ces entrefaites, de nouvelles forces armées se sont déployées dans la région. Les Confédérés avaient capturé Fort Fillmore et pris possession de Mesilla. C'était donc avec eux que les Apaches devaient cette fois compter.

3. APACHES ET CONFEDERES DANS LE SUD-OUEST

Le Texas, le Nouveau-Mexique et l'Arizona

Le 5 mars 1861, à l'issue de débats peu houleux, les membres de la convention du Texas adoptent une ordonnance qui ralliait leur Etat à la Confédération sudiste. En unioniste convaincu, le gouverneur Sam Houston refuse d'entériner cette décision. Son corps législatif le démet alors de ses fonctions au profit du vice-gouverneur, Edward Clark. Ce dernier recommande immédiatement la création de deux régiments montés pour défendre ses frontières, tant du côté du Mexique que du Nouveau-Mexique. Tandis que Ben Mc Culloch, le chef de la milice texane, accédait au rang de brigadier général dans l'armée confédérée, son frère Henry obtenait le commandement du *1st Texas Mounted Rifles* et le colonel RIP Ford celui du second.¹

La dissidence texane avait engendré des émules en Arizona et au Nouveau-Mexique, plus spécialement à Tucson, à Pinos Altos et à Mesilla où une part de la population provenait du Texas et d'autres Etats sudistes. Dédaignant les garnisons fédérales qui occupent encore la région, les sécessionnistes lèvent une compagnie de *Minute Men*. L'état de guerre avec les Apaches leur en fournissait le prétexte officiel. Le "sécessionnisme" des Américains du Sud-Ouest dérivait davantage d'une mauvaise gestion du *Gadsden Purchase* que de leur implication dans les problèmes économiques et institutionnels qui opposaient le Nord au Sud.

En 1848, le traité de Guadalupe Hidalgo scellait la fin des hostilités entre les républiques américaine et mexicaine. Vaincue, cette dernière cédait à sa rivale d'immenses terres comprenant notamment les Etats actuels du Colorado, de l'Utah, du Nouveau-Mexique, de l'Arizona, du Nevada et de la Californie. Il apparut rapidement que ce traité avait été conclu sur base d'une carte erronée. Les deux gouvernements s'affrontent alors à propos de ce différend qui porte sur environ 14.000 kilomètres carrés (de 5.000 à 6.000 miles carrés). Cette superficie couvrait une bande comprise entre la rivière Gila et El Paso (Franklin). Elle s'étendait sur toute la longueur de la frontière mexicaine depuis cette ville jusqu'au Pacifique. Quoique les Apaches fussent les seuls à occuper cette région, sa fertilité potentielle pouvait y attirer beaucoup d'émigrants si leur sécurité était garantie.

A ce moment-là, le contrôle de la route qui reliait El Paso à la Californie posait un réel problème. Pour encourager l'expansionnisme américain vers l'Ouest, cette voie de pénétration devait obligatoirement se trouver sur le territoire américain. Or, un segment important de celle-ci passait encore sur le sol mexicain. L'administration du président Franklin Pierce chargea alors

²³ Cochise, Sweeney, p. 515, note 68 ; Desert Tiger, Thompson, p. 26.

¹ Texas in the War 1861-65, Simpson, pp. 87-88, 111.

James Gadsden (président d'une société ferroviaire de Caroline du Sud) de négocier l'achat de ces terres supplémentaires. La transaction eut lieu en 1853 sous le nom de *Gadsden Purchase*, et coûta dix millions de dollars. Le gouvernement fédéral prit à sa charge l'entretien de la Butterfield Overland Mail Road et, en 1858, le courrier et les malles-poste l'empruntaient deux fois par semaine, dans les deux sens.²

Le 4 août 1854, le Congrès ajoute au Territoire néo-mexicain les terres que James Gadsden vient d'acquérir. Quoique leur juridiction soit très étendue, les édiles territoriaux installent leur centre administratif et politique à Mesilla, c'est-à-dire en son extrémité orientale. Les habitants de Tucson se sentent floués et, en 1860, ils réclament la formation d'un Territoire distinct incluant toute la partie méridionale du Nouveau-Mexique située au-dessous des 33°40' de latitude. Le Territoire de l'Arizona ne verra le jour qu'en 1863, c'est-à-dire après les événements traités dans cet article. Toutefois, pour que le lecteur puisse les suivre et les localiser plus facilement, nous distinguerons l'Arizona du Nouveau-Mexique.³

Le mouvement autonomiste arizonien aurait probablement fait long feu si quelques personnalités locales, assistées par des agents texans, ne l'avaient pas entretenu et exacerbé. Comme le confirme l'histoire des sociétés, ce ne sont jamais les masses silencieuses qui produisent les changements, mais les agitateurs qui les manipulent au travers de vérités fausses ou réelles et de réalités vraies ou déformées. Bref, Simeon Hart et Phil Herbert, commandités par les autorités texanes, excitèrent et soutinrent énergiquement l'action des deux hommes forts du Sud-Ouest : James Magoffin, un puissant négociant du Nouveau-Mexique et Sylvester Mowry, un ancien officier de l'armée américaine, qui exploitait la mine de Patagonia, près de Tubac (Arizona), et possédait des parts majoritaires dans le quotidien *Mesilla Times*. L'un et l'autre utilisaient une abondante main-d'oeuvre encline à soutenir les idéaux de leur patron en contrepartie d'un emploi sûr et correctement rémunéré. Sous l'impulsion conjointe de ces deux hommes, leurs partisans organisent, le 16 mars 1861 à Mesilla (Nouveau-Mexique), un vaste meeting à l'issue duquel "l'ovation populaire" décide de se séparer de l'Union.⁴ Les "châteaux" des *Knights of the Golden Circle* de la région et du Texas avaient habilement orchestré cette mise en scène et suffisamment échauffé les esprits et même recruté des volontaires armés et intimidé l'éventuelle opposition.⁵

Dès l'ouverture des hostilités entre le Nord et le Sud, Richmond envoie le général Earl Van Dorn au Texas pour le réorganiser et expulser les garnisons fédérales qui s'y trouvent encore. Au fil des semaines, la milice texane et les premières unités confédérées en prennent possession sans opposition. Pour regarnir ces postes, Van Dorn ordonne notamment de scinder le *2d Texas Mounted Rifles* en deux parties. Le colonel RIP Ford répartit quatre des compagnies de ce

2 Gadsden Treaty, Garber ; Far Southwest, Lamar, pp. 416-17, 423 ; New Mexico and the Sectional Controversy, Ganaway, pp. 101, 105.

3 Le "Territoire" américain était une subdivision administrative du domaine national. A la ressemblance des Etats organisés, le "Territoire" constituait une entité dont le Congrès déterminait les frontières et le statut. Il était dirigé par des fonctionnaires fédéraux sans participation ni consultation de la population locale, généralement peu nombreuse et dispersée. Le gouvernement des "Territoires", identique dans sa forme à ceux des Etats, ne l'était pas dans ses pouvoirs. Des délégués territoriaux, élus par les habitants de cette région, pouvaient faire entendre leurs doléances au Congrès sans pour autant participer aux votes des Chambres.

4 New Mexico and the Sectional Controversy, Ganaway, pp. 85-90, 112-13 ; *Mesilla Times*, A Confederate Journal of Arizona, Hall ; Official Records Army (OR) I-1: pp. 599-600. Sauf indications contraires, toutes les références aux O.R. appartiennent à la série I.

5 L'organisation secrète des *Knights of the Golden Circle* est originaire du Sud où elle fut fondée vers 1850. Son objectif était l'extension de l'esclavage dans les nouveaux territoires. Durant la guerre civile, ce mouvement se propage dans le Nord sous la forme de "Peace Democrats" opposés à la poursuite du conflit. En 1863, le nom de cette organisation fut changé en "Order of American Knights" et, l'année suivante, elle prit également le nom de "Sons of liberty". A la veille de la guerre civile, cette organisation s'articulait sur une nombre variable de "châteaux" (ou groupes) par région. Cette notion de "château" s'apparente à "l'atelier" dans la franc-maçonnerie européenne. Dict. of Civil War, Boatner.

régiment dans les divers forts du bas Rio Grande tandis que les six autres se concentrent à San Antonio sous le commandement de John R. Baylor, promu lieutenant-colonel du régiment.⁶

John R. Baylor

Dans un de ses dialogues, le scénariste Michel Audiard fait dire à l'un de ses personnages "Quand un grand baraqué dit certaines choses, les petits les écoutent". Du haut de son mètre nonante et avec l'aplomb de ses cent quinze kilos, John R. Baylor appartenait à l'espèce qui impressionnait d'emblée ses interlocuteurs. D'après son frère George, il inspirait la haine ou l'admiration, jamais l'indifférence. Son profil correspond à celui de l'aventurier-type du XIX^e siècle aux Etats-Unis. Natif de l'Ohio (1822), il y accomplit des études tout en éprouvant une irrésistible fascination pour l'Ouest. En 1840, il émigre au Texas avec son frère, où ils participèrent à de multiples expéditions contre les Comanches. Trois ans plus tard, il obtient un poste d'instituteur dans la nation creek en *Indian Territory*. Malgré le caractère pacifique de sa fonction, son tempérament violent prend le dessus et, à l'issue d'un différend avec un marchand, il le tue puis se réfugie au Texas. Il y conquiert apparemment une certaine notoriété car, en 1831, il est élu à la Chambre des représentants de cet Etat. Dans le même temps, il entame des études de droit qui le feront admettre au barreau texan en 1853. Grâce à ses relations politiques, il est nommé agent de la réserve comanche située près de Fort Belknap (Texas). Ses irrégularités administratives et son laxisme vis-à-vis des Indiens lui valent d'être destitué. Cet événement déclenche en lui une haine viscérale pour tous les Indiens qu'il rend responsables de sa mise à pied. De 1857 à 1860, Baylor se recycle dans l'élevage bovin tout en prenant part à des expéditions punitives contre les Kiowas, les Comanches et les Lipans. Entre-temps, il adhère à la société secrète des *Knights of the Golden Circle* du Texas et coédite le "White Man", un journal raciste de Weatherford (Texas) qui prône la suprématie de la race blanche et l'extermination des Indiens. C'est donc dans la continuité de cette idéologie qu'il milite pour la sécession du Texas. Nous le retrouvons aux côtés de l'ancien *Texas Ranger* Ben Mc Culloch lorsque ce dernier et sa milice texane investissent les quartiers de l'armée fédérale à San Antonio, en 1861.⁷

Pendant que le Texas mobilisait ses forces dans le cadre de l'effort de guerre confédéré, la situation des sécessionnistes du Sud-Ouest devenait de plus en plus précaire. Deux mille soldats de l'armée fédérale se regroupaient en effet à Fort Fillmore, Fort Craig et Fort Union (Nouveau-Mexique). Craignant une offensive de ces vétérans sur les arrières du Texas, Van Dorn enjoint Baylor de réoccuper Fort Bliss avec ses six compagnies du *2d Texas Mounted Rifles* et lui fait livrer une batterie d'artillerie de campagne.⁸

Vers la mi-juin 1861, Baylor et ses six compagnies entament leur mouvement vers Fort Bliss. Leur armement est hétéroclite. Les excellents fusils et carabines Springfields et Harper's Ferry prélevés dans l'arsenal de l'Alamo côtoient les fusils de chasse et les antiques pétoires à percussion. La tenue grise n'est qu'une vue de l'esprit car les seules pièces d'uniformes que l'on peut apercevoir consistent en des *shell jackets*, des képis et des pantalons bleus récupérés dans les entrepôts de l'armée nordiste à San Antonio. Chemin faisant, Baylor ampute sa troupe des effectifs requis pour regarnir Fort Davis et Fort Quitman que les Fédéraux avaient récemment évacués. Il ne lui reste donc que 200 cavaliers lorsque, fin juin, il entre dans Franklin, près de la frontière mexicaine. Tout en reprenant ses troupes en main, il y incorpore quelques compagnies locales de volontaires dont les effectifs compensent plus ou moins ceux dont il a dû se défaire en cours de route.

6 OR 1 : pp. 574-77, 623.

7 Colonel J.R. Baylor, Thompson, pp. 1-34 ; Confederate Army of New Mexico, Hall, pp. 295-96 ; KGC in Texas, Dunn, p. 568.

8 Sibley New Mexico Campaign, Hall, pp. 23-26 ; Confederate Army of New Mexico, Hall, pp. 345-46 ; OR 1 : p. 577.

Le 1^{er} juillet, il réoccupe Fort Bliss et y met au point la manoeuvre qu'il envisage pour déloger de Fort Fillmore (Nouveau-Mexique) le major Isaac Lynde et ses 500 soldats unionistes. Le 24 juillet, les Confédérés passent à la première phase de leur plan en se rendant maîtres de Mesilla sans rencontrer la moindre opposition. Au noyau formé par les 200 hommes du *2d Texas Mounted Rifles*, s'ajoutent les compagnies levées dans le sud de l'Arizona et du Nouveau-Mexique : la *San Elizario Spy Co.* du capitaine Bethel Coopwood, les *Arizona Guards* de Tom Mastin et les *Arizona Rangers* de Sherod Hunter. Parmi ces recrues figurent notamment vingt-deux déserteurs de l'armée fédérale. Ces compagnies se composent surtout d'aventuriers provenant de la Californie, du Nouveau-Mexique, de l'Arizona et du nord-ouest du Texas. Les *Minute Men* levés à Pinos Altos (Nouveau-Mexique) ainsi que les *Free Rovers* de Roy Bean ne sont pas formellement incorporés dans l'armée de Baylor parce que leur vocation est de constituer une sorte de police locale. Ce faisant, ils servent tout de même la cause confédérée dans le Sud-Ouest.

La prise de Fort Fillmore se régla en trois jours et au prix de très peu de vies humaines. Le 25 juillet, Baylor marche sur le poste et son avant-garde essuie une brève escarmouche avec un détachement de la cavalerie adverse. Le lendemain, vingt-cinq des *Arizona Rangers* de Sherod Hunter s'infiltrèrent dans le corral ennemi et emmènent la quasi-totalité de ses chevaux. Condamné à un encerclement qu'aucun renfort extérieur ne pourrait briser dans des délais raisonnables, le major fédéral se résout à abandonner le fort et à gagner Fort Stanton. Pour ce faire, il décide d'emprunter la voie qui lui semblait la plus courte : le désert de Jornada del Muerte. Profitant du désordre qui précède leur départ, beaucoup de soldats unionistes percent les barriques de whisky laissées sur place et en remplissent leur gourde. En moins de vingt-quatre heures, la troupe fédérale se transforme en une cohorte de zombies vacillant sur leurs jambes ou effondrés sur le bord de la piste. Torride et pratiquement dépourvu de points d'eau, le désert de Jornada del Muerte porte bien son nom. Il ne concède rien aux expéditions bâclées.

Déshydratés ou terrassés par les effets conjugués du whisky et du soleil, les soldats fédéraux déposent les armes sans combattre. En plus de trois howitzers de campagne, cette victoire rapporte aux Texans un lot d'armes, de munitions et d'articles d'ordonnance suffisant pour rééquiper les plus mal lotis d'entre eux. Le 1^{er} août 1861, Baylor prend ses quartiers à Mesilla, proclame la création du Territoire confédéré de l'Arizona et s'attribue le poste de gouverneur. Cette nouvelle entité administrative épouse la forme d'une ellipse qui englobe le sud de l'Arizona et du Nouveau-Mexique.⁹

Tumulte apache

En tant que chef militaire et administratif du Territoire qu'il vient de créer, Baylor doit affronter deux problèmes dont il n'avait envisagé que le premier :

1. Assurer et fortifier ses bases dans la région face à la concentration des troupes fédérales dans le nord du Nouveau-Mexique, en attendant des renforts du Texas ;
2. Protéger ses lignes de communication internes et les agglomérations des raids apaches.

Ce n'était pas une poignée de pillards qu'il avait à réduire mais une ethnie tout entière. Mangas Coloradas sévissait dans la région du Gila et de Pinos Altos avec plus d'une centaine de guerriers. Cochise et un nombre égal de Chiricahuas opéraient entre Tubac et les Florida Mountains. En outre et sans qu'il y eût la moindre corrélation entre eux et les deux précédents, 200 Mescaleros menés par les chefs Espejo, Nicolàs et Antonio (bandes des Davis Mountains) écumaient l'est du Nouveau-Mexique et le nord-ouest du Texas. La seule réelle concomitance entre, d'une part, la rébellion des Chiricahuas et des Mimbrenos et, d'autre part, l'intensification des raids mescaleros, jicarillas et western apaches découlait de leur tempérament opportuniste. Le chaos engendré par l'Affaire Bascom avait encouragé ces bandes à reprendre ou à intensifier

9 OR 4 : pp. 4-5, 17-23 ; Baylor, Thompson, pp. 23-26 ; KGC in Texas, Dunn, pp. 569-70 ; Mesilla Times du 11/7/61 ; Confederate Army New Mexico, Hall, pp. 297, 300, 336-37, 354, 374 ; Sherod Hunter, Finch, pp. 146-47 ; Memoirs of Hank Smith, Anderson, pp. 71-77 ; Roy Bean, Sonnichsen, p. 43 ; Adventure of a Tenderfoot, D'Hamel, pp. 10-11.

leurs exactions. D'abord parce que les Américains les distinguaient mal les unes des autres, ensuite parce que le retrait des troupes fédérales leur avait laissé le champ libre.

Quelque deux semaines avant l'installation de Baylor à Mesilla, un certain Roy Bean menait un convoi qu'escortaient une vingtaine d'hommes appartenant à la compagnie de *Minute-Men* levée à Pinos Altos. Aux abords de Fort McLane, que l'armée fédérale venait d'abandonner, 75 Apaches fondent sur la colonne. Le combat dure jusqu'à l'arrivée d'une *posse* constituée de 55 Latino-Américains et du restant des *Minute-Men* de Pinos Altos. Leur intervention interrompt brusquement la fusillade et les Apaches décampent.¹⁰

Cette anecdote en contient une autre. Roy Bean, que nous venons de mentionner, entra vivant dans la saga de l'Ouest en administrant très personnellement "la loi à l'ouest du Pecos" après la guerre civile. Sa notoriété tient à son inculture, à la justice expéditive qu'il rendait dans son saloon et à sa dévotion pour la chanteuse Lilly Langtry. Le mythe et la réalité se confondent à un tel point dans la vie du juge Roy Bean que son principal biographe, C.L. Sonnichsen, renonce parfois à tirer le vrai du faux. Roy Bean naquit en 1827 au Kentucky. En 1848, son frère Sam et lui-même trafiquent des marchandises sur la piste de Santa Fe. Après avoir tué un homme au Mexique, Roy se réfugie en Californie, chez son autre frère qui y tient un saloon. Le décès de ce dernier et quelque affaire pseudo-sentimentale forcent Sam et Roy Bean à se lancer dans le négoce au Nouveau-Mexique. L'un et l'autre auraient servi indirectement les intérêts de la Confédération en Arizona en y organisant une compagnie de francs-tireurs, les *Free Rovers* que les citoyens locaux désignaient plus volontiers sous le sobriquet de "Quarante voleurs".¹¹

Tandis que Baylor et ses officiers s'affairent à réorganiser militairement et administrativement leur territoire après la prise de Fort Fillmore, les déprédations apaches se multiplient tous azimuts. La route de Franklin (Texas) à Fort Davis est jonchée des débris des chariots et des os de ceux que les Mescaleros et parfois aussi les Comanches dépouillent et assassinent. En pratique, elle est devenue une zone de non-droit. Quant à Cochise, Mangas Coloradas et les Western Apaches, ils bloquent tout le trafic entre Tucson et Mesilla. En d'autres termes, ils ont la mainmise sur tout le sud de l'Arizona et du Nouveau-Mexique, à l'exception des localités urbanisées dans lesquelles les civils se sentent véritablement assiégés par un ennemi aussi invisible qu'omniprésent. Fort heureusement pour les Confédérés, les Apaches Jicarillas ne se manifestent que dans le nord du Nouveau-Mexique, dans la zone contrôlée par l'armée fédérale.

Baylor affecte plus volontiers les *Arizona Guards* du capitaine Tom Mastin et les *San Elizario Spies* du capitaine Bethel Coopwood à la répression des raids indiens. Ayant été levées dans la région, ces compagnies sont censées mieux la connaître que les unités texanes. Lorsque leur parvient la nouvelle que des Chiricahuas ou des Mimbrenos assaillent le relais postal à Stein's Peak, sur la Butterfield Road, Mastin et ses *Arizona Guards* chevauchent à sa rescousse. Ils n'y trouvent que d'horribles restes. "*Pas un homme n'avait échappé, ils étaient suspendus par les chevilles aux branches d'un cèdre et ils avaient été brûlés vifs*".¹²

Grâce à l'intervention du puissant James Magoffin de Franklin (Texas), Baylor négocie un traité de paix avec le chef mescalero Nicolàs. Ce qui n'empêche pas ce dernier de voler, peu après, des têtes de bétail dans le corral militaire de Fort Davis. A toute fin utile, rappelons que ces postes militaires étaient constitués de bâtiments distincts, généralement groupés autour d'un *parade ground*. Aucune palissade en bois n'en défendait l'accès, comme on le montre habituellement dans les westerns ou les bandes dessinées. Les Américains bâtirent Fort Davis en 1854 mais, malgré ses 400 hommes (de l'infanterie !), la garnison ne maîtrisa jamais complètement les irrédentistes mescaleros qui sévissaient dans cette partie du Texas. C'était toutefois avec la bande du vieux chef Nicolàs que les troupes de Fort Davis rompaient habituellement des lances. Lorsque ces dernières évacuent le poste en 1861, elles libèrent les

¹⁰ Memoirs of H. Smith, Anderson, pp. 66-69.

¹¹ Encyclopedia American West, Utley, pp. 28-29 ; Roy Bean, Sonnichsen, pp. 93-94 in Sweeney, pp. 235-36 et in Frazier, pp. 56-57, 109.

¹² H. Smith, Anderson, pp. 82-83.

mescaleros de la mince contrainte qu'elles représentaient. Les Confédérés ne regarnirent Fort Davis qu'en juin ou juillet 1861. Baylor n'y détache qu'une compagnie de son *2d Texas Mounted Rifles*. Même s'ils sont tous montés, les 50 ou 60 hommes de ce contingent ne suffisent pas pour brider le vieux Nicolàs.

Don Manuel Musquiz exploitait un grand ranch à moins de neuf kilomètres du fort. Comme il utilisait beaucoup de main-d'oeuvre, une partie de ses péons avaient créé un petit village près de l'hacienda de Musquiz. En raison du grand nombre d'hommes qui y travaillaient et de la proximité de la garnison confédérée, tous se croyaient à l'abri d'une attaque apache. Le 5 août, pourtant, Nicolàs et les guerriers de sa bande fondent sur le village, y tuent trois hommes et emmènent presque tout le bétail du ranchero. La garnison confédérée de Fort Davis réagit aussitôt. Le Second lieutenant Reuben E. Mays et douze hommes de la compagnie D du *2d Texas Mounted Rifles*, accompagnés de quatre supplétifs civils prennent les raiders mescaleros en chasse. Le 10 août, ils rattrapent le troupeau que leur abandonnent aussitôt la poignée de gardiens apaches. Une poignée, en effet, car les autres sont à l'affût. Peu discret, le détachement confédéré avait soulevé beaucoup de poussière en suivant la piste apache. Les ayant localisés, Nicolàs dispose ses hommes dans un canyon et se sert du troupeau comme appât. Tapis dans les rochers, les Mescaleros ouvrent le feu dès le signal de leur chef. Le naïf lieutenant Mays tente de riposter au feu précis et nourri de l'adversaire. Le combat ne dure que quelques minutes et seul, le guide mexicain réussit à s'en tirer. Dès les premiers coups de feu, il avait mis pied à terre, s'était glissé dans les fourrés puis dissimulé dans une étroite excavation dans la montagne. Terrorisé, il s'y terra sans bouger jusqu'au lendemain, suant de trouille quand, près de sa cachette, passaient les Mescaleros qui le recherchaient. Quand il apporta la mauvaise nouvelle à Fort Davis, le lieutenant William P. White, de la même unité que Mays, leva aussitôt le camp avec un fort contingent de cavaliers pour secourir les éventuels survivants. Ils ne purent que récupérer leurs dépouilles.¹³

Les Confédérés n'en avaient pas terminé avec les Mescaleros. Comme la garnison texane de Fort Stanton (Texas) comptait trop peu d'effectifs, une patrouille de seulement quatre hommes s'aventura dans les Gallinas Mountains pour rechercher une piste indienne. En se restaurant près d'une source, ils aperçoivent trois Apaches qui couraient sur une des collines. Une volée de flèches déferle aussitôt sur les hommes qui se réfugient derrière des arbres. Invisibles sous le couvert, les Mescaleros abattent successivement les trois compagnons du lieutenant Pulliam. Risquant le tout pour le tout, celui-ci enfourche sa monture et laisse ses assaillants sur place. Pulliam ne les sème qu'en faisant bondir son cheval au-dessus d'un précipice que les Indiens n'osent pas franchir. Une semaine plus tard, ce même lieutenant et une escouade de quatorze cavaliers se portaient au secours du village de Placitas, à dix-huit kilomètres de Fort Stanton. Durant l'affrontement qui s'ensuit, les Texans tuent cinq Mescaleros sans réussir à intercepter les autres. Trop peu nombreuse pour faire régner l'ordre et saignée à blanc par leurs incessantes escarmouches, la compagnie D du *2d Texas Mounted Rifles* abandonna carrément Fort Stanton pour reprendre ses quartiers à Mesilla.¹⁴

John H. Reagan, le chef des services postaux de la Confédération, avait confié à George H. Giddings, un vétéran de la frontière, le suivi du courrier entre San Antonio, Mesilla et Tucson. Ses employés connaissaient aussi bien la région que le maniement de leur fameux fusil Sharp. Les Mescaleros l'apprirent à leurs dépens.

Fin août 1861, un certain James E. Terry et quatre équipiers convoyaient le courrier à dos de mules lorsqu'un parti de cavaliers apaches les prend en chasse près de Eighteen Mile Hole. Délaissant leurs mules, les quatre gaillards se réfugient sur la crête d'une colline et répondent à leurs poursuivants à coups de fusils et de *buckshots*. Après avoir perdu quelques-uns des leurs, les Mescaleros se glissent dans les rochers pour prendre les quatre Blancs sous un feu nourri. Les Sharps américains oeuvrent avec une telle précision que, le lendemain, leurs adversaires

¹³ Mescalero Apache, Sonnichsen, pp. 93-94 ; Confederate Army of New Mexico, Hall, p. 320 ; Death in Desert, Wellman, pp. 69-70.

¹⁴ OR 4 : pp. 24-26 ; Confederate Army New Mexico, Hall, p. 320 ; Mescalero Apache, Sonnichsen, pp. 90-94.

avaient vidé les lieux. Cet épisode demeure exceptionnel car les Mescaleros attaquaient la plupart des courriers confédérés venant de l'Est et ceux-ci ne s'en tiraient pas toujours aussi bien que Terry et son équipe.¹⁵

Dans le courant du même mois mais un peu plus à l'ouest, Cochise et 200 Chiricahuas et Mimbrenos attaquent un convoi de douze chariots comprenant vingt-quatre hommes, sept femmes, seize enfants et six esclaves noirs encadrant un troupeau de plusieurs centaines de têtes de bétail. Surpris dans Cook's Canyon, les pionniers ont néanmoins le temps de former un cercle sommaire avec leurs véhicules. Quatre ou cinq des leurs y perdent la vie, mais les autres repoussent courageusement leurs agresseurs en leur infligeant des pertes sensibles. Quand les rescapés parviennent à Pinos Altos, le capitaine Tom Mastin rassemble 30 de ses *Arizona Guards* pour corriger les pillards indiens. Supputant que ceux-ci obliqueraient vers le Mexique pour y écoulé le bétail volé, il coupe au court par les Florida Mountains et leur tend une embuscade. Dès les premiers coups de feu, les Chiricahuas s'éclipsent en abandonnant leur butin.¹⁶

Malgré les beaux succès des coalisés chiricahuas et mimbrenos durant l'été, l'attaque de Tubac, leurs deux engagements à Cook's Canyon et la récente intervention des *Arizona Guards* avaient creusé des coupes sombres parmi leurs braves. Début septembre 1861, suivi cette fois de Mangas et de quelques groupes de Chihennes, Cochise retourna à Janos (Chihuahua) pour s'y refaire en sécurité et embrigader de nouveaux combattants. C'est une sécurité très précaire qu'il y découvre. Les Chiricahuas y devenaient de plus en plus indésirables. Un mois avant l'arrivée de Cochise, les Mexicains en avaient abattu douze d'entre eux pour le simple délit de "sale gueule". A cette nouvelle menace se ligue la soudaine éruption d'une épidémie de variole. Les Indiens en souffrirent particulièrement et, sans le savoir, la véhiculèrent jusque dans la vallée du Rio Grande.¹⁷

Deux mois à peine après son entrée à Mesilla, Baylor dut admettre que les Apaches lui avaient fauché plus de monde que les Fédéraux. Le retrait provisoire de ses deux principaux antagonistes (Cochise et Mangas) lui permit de souffler et d'envisager une opération contre les Mescaleros. Ni les uns ni les autres ne lui en laissèrent le temps. A Janos, Cochise s'était prudemment retiré au coeur des montagnes qui chevauchaient la frontière, tant pour fuir l'épidémie de variole que pour éviter des affrontements avec la milice du Chihuahua. Il renoue alors avec les Chiricahuas Bedonkohes de Fronteras pour y glaner des renforts. Le chef Remigio se joint à lui et, une fois de plus, Chokonens, Bedonkohes et Chihennes s'unissent contre leur ennemi juré, les mineurs de Pinos Altos. Ils seraient peut-être parvenus à les éliminer sans l'intervention du capitaine Mastin et de ses *Arizona Guards*. Sur l'ordre de Baylor, ceux-ci avaient escorté un convoi de marchandises destiné aux frères Bean à Pinos Altos et ils s'y trouvaient encore le 27 septembre au matin.

A l'aube de cette journée, près de 300 Chiricahuas, Bedonkohes et Mimbrenos jaillissent des broussailles et se ruent en hurlant sur le camp des mineurs. Parmi les Bedonkohes s'agite un guerrier hargneux qui commence à faire parler de lui : un certain *Goyahkla* que les Mexicains surnomment Geronimo. Surpris au repos ou sur le point de commencer leur travail, des mineurs détalent en direction du bourg tandis que d'autres saisissent fusils, pelles, pioches, tout ce qui leur tombe sous la main pour tenter d'endiguer la vague ennemie. Transcendée par son apparente impunité, la guérilla apache se métamorphosait cette fois en une bataille rangée dont les plus pessimistes des mineurs se croyaient à l'abri, dans leur campement.

En raison de l'aménagement des lieux, les deux forces ne s'affrontent pas massivement. A cette époque, un camp de prospecteurs c'est avant tout un enchevêtrement de tentes, de caisses, de chariots et de baraques sommaires qui en rendent l'attaque aussi malaisée que la défense. Quant aux soldats de Mastin, ils étaient dispersés dans ce désordre et la soudaine attaque des Apaches les prend aussi au dépourvu. Quelques *Arizona Guards* se réfugient dans une baraque

¹⁵ Sharp's Rifles and Spanish Mules, Austerman, pp. 183-84 in Frazier, p. 67.

¹⁶ They Die But Once, O'Neil, pp. 41-44, in Frazier ; Cochise, Sweeney, pp. 183-84.

¹⁷ Cochise, Sweeney, p. 234.

en rondins où s'étaient déjà retranchés une vingtaine de mineurs. Leur puissance de feu réunie coupe net l'élan de leurs adversaires en cet endroit et les repousse vers le centre du campement. Là, dans le capharnaüm que l'on sait, se déroule une lutte féroce, ça et là au corps-à-corps pendant qu'ailleurs les Indiens incendient les tentes et les cabanes et se livrent au pillage. Celui-ci les absorbe suffisamment longtemps pour donner aux Américains le temps de s'organiser. Dans l'agglomération proprement dite de Pinos Altos, le capitaine Mastin rassemble quelques-uns de ses hommes et quelques douzaines de mineurs pour tenir tête à leurs assaillants. Le dépôt de marchandises des frères Bean était en flammes, mais ils avaient pu y récupérer un vieux canon de six livres provenant Dieu sait d'où. Ils le bourrent de clous, de ferraille et de chevrotines. Tétanisés par ce chariot qui "crache le feu" et blesse tant des leurs à la fois, les Apaches cèdent instantanément le terrain. Soldats confédérés et orpailleurs en colère les poursuivent jusqu'à la lisière de leur patelin sans oser s'aventurer plus loin. *"Nous les avons dégoutés à tout jamais de se concentrer encore contre nous"* écrit un des *Arizona Guards*.

L'engagement de Pinos Altos est exceptionnel dans l'histoire des guerres apaches car c'est la seule fois qu'un nombre aussi considérable de guerriers s'en prenait à une grande agglomération blanche. Les pertes subies de part et d'autre sont assez difficiles à chiffrer. Le constat immédiat s'élève à une dizaine de morts et de blessés chez les Américains et à une dizaine de corps que les Apaches abandonnèrent sur place. Le capitaine Tom Mastin décéda quelques jours plus tard d'un empoisonnement du sang causé par une flèche. Dans les deux camps, d'autres blessés graves ou légers succombèrent certainement à la suite d'une infection due à une arme blanche indienne ou aux salves de clous rouillés et de chevrotines tirées par le canon de Roy Bean. Les statistiques de la guerre civile américaine nous enseignent que la gangrène fauchait davantage de monde que les armes à feu et blanches réunies. Comme d'ordinaire après une opération, les bandes apaches se séparent. Les Bedonkohes et les Chiricahuas de Cochise repassent au Mexique et les Mimbrenos de Mangas réintègrent le Gila supérieur.¹⁸

Quoique qu'ils soient défaits sur le terrain, les deux chefs apaches remportent une victoire psychologique correspondant à l'objectif qu'ils visaient. Leur attaque traumatise à ce point les habitants de Pinos Altos que beaucoup d'entre eux font leurs paquets pour repartir dans l'Est. La bourgade avait déjà commencé à fondre lorsque s'intensifièrent les déprédations apaches après le retrait des troupes fédérales. L'exode qui suivit l'engagement du 27 septembre saigna la localité du trois quarts de ses habitants. La cité minière se muait en une sorte de place forte dont personne n'osait sortir seul ni même en petits groupes. La poignée de citoyens courageux qui avaient résolu de rester soumis à Baylor une pétition sollicitant une protection plus rapprochée de la part des autorités confédérées. *"Nous sommes déterminés à défendre cette place jusqu'au bout. Si vous pouviez nous envoyer des troupes montées en nombre suffisant pour traquer les Indiens jusque dans leurs repaires et rendre nos routes plus sûres, cette place pourrait se repeupler rapidement (...) voire même devenir la plus importante de l'Arizona."*¹⁹

Baylor leur répondit en détachant sur-le-champ le major Waller et une centaine de cavaliers. Il n'avait d'ailleurs pas l'intention de laisser sans suite l'affaire de Pinos Altos. Le capitaine Peter Hardeman et 25 hommes du *2d Texas Mounted Rifles* s'étaient déjà lancés à la poursuite des Apaches. Ils se dirigèrent vers le nord de Mesilla, traversèrent un segment du désert de Jornada del Muerte puis bifurquèrent vers l'ouest en franchissant le Rio Grande à hauteur de Fort Thorn. C'est en cet endroit que leurs scouts repèrent des traces, apparemment celles d'un parti de Mimbrenos qui conduisaient des moutons dans les Mogollon Mountains. Hardeman force l'allure mais, ses montures n'étant pas plus fraîches que la piste qu'il suivait, il rebrousse chemin. L'habileté des Apaches à disparaître dans la nature, même avec un encombrant troupeau, démontrait une fois de plus leur incontestable supériorité sur les Blancs, dans ce domaine.²⁰

18 Cochise, Sweeney, pp. 187-88 ; Blood and Treasure, Frazier, pp. 108-110 ; Sun Rising of the West, Curry, pp. 52-54 ; Geronimo, Debo, pp. 62-65.

19 OR 4 : pp. 120-21.

20 idem, p. 33.

Après leur attaque sur Pinos Altos, Cochise et Remigio marchent directement sur Fronteras (Sonora) puisque la milice du Chihuahua leur aurait tiré dessus à vue. Cependant, à Fronteras, il convenait de montrer “patte blanche”. Cochise dépêche alors un de ses chefs auprès du commandant mexicain pour lui proposer une trêve. Le rapport de cet officier est intéressant parce qu’il reproduit les faits saillants de son entretien avec les parlementaires apaches. Pour la première fois, Cochise est défini comme le *Capitán Grande*, le chef incontesté des Chiricahuas, un fait totalement inhabituel dans leurs usages guerriers. Le gouverneur Pesqueira accorde un grand intérêt à cette transaction et ordonne à son officier de faire en sorte qu’elle n’achoppe sur rien. S’il maintient son quartier général au Sonora, Cochise préfère néanmoins se tenir à distance du fort et de ses troupes.

Cette apparente docilité lui permet du reste de monter quelques opérations dans l’Etat voisin du Chihuahua et même à y tuer des Mexicains tout en percevant les vivres que le Sonora distribuait aux membres de sa tribu. L’épidémie de variole, qui s’était déclarée à Janos, avait contaminé Fronteras pendant que Cochise s’en prenait à Pinos Altos. Les Apaches qui recevaient leurs rations à Janos en furent les vecteurs inconscients. Cette maladie en emporta tellement que le journal mexicain *Estrella de Occidente* du 7 mars 1862 osa publier : “*Espérons que les Indiens continueront à mourir pour réduire la taille de cette horrible tribu*”. Par bonheur pour les proches de Cochise, ce dernier les avait maintenus à l’écart des zones infectées.²¹ La fin de l’année les retrouve dans le sud de l’Arizona. “*Tout l’ouest de l’Arizona offre aujourd’hui le spectacle de la désolation*” rapportait le *Missouri Republican* du 29 novembre 1861. Dans ses souvenirs, un voyageur note que, dans cette partie de l’Arizona au moment des événements, “*on voyait, le long des routes, d’innombrables petits monticules de pierres, surmontés de rudimentaires croix en bois*”.²² Le retour de Cochise en Arizona ne laissait aucun doute sur son intention d’annihiler les deux poches de résistance américaines qui subsistaient encore dans cet Etat : Tucson et la mine-forteresse de Sylvester Mowry.

Quoiqu’il ait professé ouvertement des opinions sécessionnistes, Mowry, rappelons-le, n’avait pas hésité à mendier l’assistance du gouvernement yankee. Pour expliquer cette contradiction, il déclara plus tard : “*le diable avait bien voulu m’aider à combattre les Apaches, je lui aurais demandé son aide à n’importe quel prix sauf celui de mon âme*”.²³ Comme le courrier qu’il avait expédié à Washington n’avait produit aucun effet immédiat, Mowry se tourne alors vers les Confédérés. Il venait d’apprendre leur installation à Mesilla et ils représentaient la seule force militaire organisée dans la région. Le 24 octobre 1861, il adresse alors la lettre suivante à Baylor :

“*A Son Excellence, l’Officier
Commandant de l’Armée Confédérée
Gouverneur de l’Arizona, Mesilla*”

“*Sir,*

“*J’attire votre attention sur l’absolue nécessité de déployer aussi vite que possible des forces confédérées dans cette partie de l’Arizona, non seulement en raison des déprédations indiennes mais également pour mieux contrôler les Mexicains des deux côtés de la frontière. Je ne vous laisserai pas avec le récit des déprédations commises, je suppose que vous en avez été informé avant la présente. La présence d’une compagnie pourrait avoir un effet immédiat. La nomination d’un juge et la création d’une justice de paix sont également très attendues à Tucson. Il n’y a plus de loi dans cette région, à l’exception de ce que je préserve moi-même - je*

²¹ Cochise, Sweeney, pp. 238-39.

²² A Scrap of Frontier History, C. Hawkins, in Sweeney, pp. 239, 518.

²³ RG 394, M 619, R 284 - Mowry-28/6/62, in Sweeney, p. 242.

*travaille de façon satisfaisante avec une centaine d'hommes et je serai heureux de vous accueillir, vous ou n'importe lequel de vos représentants".*²⁴

Au moment où Mowry lui écrit, Baylor est écrasé sous une palette de problèmes qui surgissent rarement ensemble et en si peu de temps. La réorganisation administrative et judiciaire du Territoire qu'il venait de créer, la réaffectation des biens fédéraux qu'il y a saisis, le manque de fonds pour l'entretien de ses soldats, les escarmouches avec les troupes de l'Union, la menace que dessinait leur concentration à Fort Craig, l'épidémie de variole qui provenait du Chihuahua et la répression de la révolte apache conspiraient réellement à tuer dans l'oeuf, l'esquisse même de ses beaux projets.

Début décembre 1861, Baylor "pète les plombs" à la suite d'un événement indépendant de sa volonté. Son réseau d'espions, qui parcourt la région, lui annonce l'imminence d'un mouvement de la garnison de Fort Craig sur Mesilla ainsi que le départ simultané d'un puissant corps de troupes de Californie. Il proclame aussitôt l'état d'urgence et donne des instructions pour l'évacuation de ses troupes au milieu d'un affolement général qui pousse la population locale à préparer son émigration vers le Mexique. Coup de théâtre : l'information se révèle totalement erronée et Robert Kelly, l'éditeur du *Mesilla Times* le tire en dérision et dénonce son incompétence. Alors Baylor le cherche, le trouve dans la rue et le menace avec sa carabine. Les deux hommes s'empoignent et Baylor lui fait exploser la tête d'un coup de revolver tiré à bout portant. Il plaidera la légitime défense et, à l'issue d'une prompt investigation, Sibley ne retiendra aucune charge contre lui. Dans ce contexte, il n'est donc pas étonnant que Baylor n'ait pas réservé plus d'attention aux revendications de Mowry ni pris aucune mesure pour alléger la pression apache sur Tucson et Tubac.²⁵ Sans désespérer pour autant, Mowry réitère ses doléances le 11 décembre 1861 mais cette fois directement auprès du président Davis :

"My Dear Sir,

"Je m'en veux de vous déranger dans le traitement de vos affaires urgentes, mais je voudrais vous entretenir d'un point qui s'avère important pour les Etats Confédérés. Je pense qu'il est de mon devoir de vous informer que le colonel Baylor me paraît se trouver sous l'emprise de personnes douteuses ou s'être entouré de gens irresponsables dont le comportement pourrait nuire au Territoire et à la Cause."

"Il (Baylor) n'est pas encore venu dans cette région, quand il y arrivera, je compte user de mon influence pour lui ouvrir les yeux. L'agent qu'il a nommé pour prendre possession des biens confisqués (Palatine Robinson), je le connais depuis trois ans, il est malhonnête, couard et irresponsable. Le secrétaire du territoire (James A. Lucas) est encore pire, si c'est possible, quoique je doive lui accorder un certain courage personnel. L'administration de ce Territoire requiert de la discrétion, la connaissance du pays et beaucoup de ténacité."

*"Si le colonel Baylor est effectivement nommé gouverneur, je vous serais reconnaissant de lui recommander d'écouter mes conseils. Je n'ai nullement le désir de m'immiscer dans les affaires politiques de ce Territoire, mais je connais ses besoins mieux que quiconque et j'espère que vous inviterez son gouverneur, quel qu'il soit, à en discuter avec moi."*²⁶

Trois jours plus tard, Mowry écrivait au général Sibley dont il avait appris la présence au Nouveau-Mexique.

²⁴ Case of S. Mowry, F. Altshuler, pp. 71-72.

²⁵ Blood and Treasure, Frazier, pp. 104-16.

²⁶ Case of S. Mowry, F. Altshuler, pp. 72-73, 78. Lorsque les Fédéraux reprirent Tucson, ils arrêtrèrent Palatine Robinson pour ses activités confédérées mais surtout pour meurtre et pour la vente, comme esclave, d'une fillette mexicaine de 9 ans.

“Sir,

“Je vous soumetts une copie du courrier que j’ai expédié au colonel Baylor depuis un certain temps déjà mais je ne suis pas sûr qu’il lui soit parvenu. A ce qui y est exposé, j’ajouterai seulement que j’ai considérablement renforcé ma place (mine de Patagonia) par des constructions et en y employant davantage d’Américains. Je me trouve à l’abri d’une attaque apache et, en me préservant de la sorte, il est généralement admis que j’ai sauvé cette partie de l’Arizona pour les Blancs.”

“Les Indiens ont commis d’audacieuses déprédations ces derniers temps. Ils sont apparus près de Tucson et leur nombre s’élèverait à 250 hommes bien armés. Ils réussirent à voler 180 têtes de bétail et de chevaux mais furent pris en chasse par une poignée d’Américains et 100 Indiens Papagos qui en tuèrent et en blessèrent quelques-uns. Cinq de mes employés ont été sévèrement blessés par des Apaches à quelques kilomètres d’ici mais ils les ont repoussés.”

“Il est nécessaire d’entreprendre une efficace campagne d’extermination contre les Apaches, leurs succès de cette année leur donnent encore plus d’audace. Jusqu’à ce que le Congrès ait créé une administration civile en Arizona, la désignation immédiate d’un bon gouverneur militaire est absolument nécessaire pour défendre nos propriétés et inspirer le respect au Sonora”.²⁷

C’était Cochise et probablement Francisco que les Américains et les Papagos avaient poursuivis pour récupérer le bétail volé. Après cette péripétie, le chef chiricahua s’efforça de rameuter des effectifs supplémentaires contre la mine de Mowry. Il ne se heurta pas à une fin de non-recevoir de la part des autres clans apaches mais à une situation de fait. Au Mexique, la variole causait des ravages parmi les Chiricahuas Chokonens et Nednis qui s’y trouvaient encore. Quant aux Mimbrenos Chihennes de Mangas, ils avaient entamé des pourparlers de paix avec les Confédérés de Mesilla. Au cours de l’hiver et du printemps 1862, seuls Cochise et ses plus proches Chokonens, avec l’appui occasionnel des White Mountains de Francisco, tendent des embuscades à ceux qui entrent ou sortent de la mine de Mowry. Malgré les succès modérés des Confédérés lors de leurs engagements avec ces Indiens, leurs bandes écumèrent impunément la région. Plus aucun convoi, plus aucun civil n’ose quitter Tucson, Tubac, Pinos Altos ni même Fort Bliss.

*Sabres rebelles et tomahawks lipans*²⁸

Pendant que Cochise et Francisco imposaient leur loi dans la vallée de Sonoita, au sud de Tucson. D’autres Apaches relevaient la tête à plusieurs centaines de kilomètres de Mesilla, entre le Rio Grande et San Antonio. Fort Inge avait été construit en 1849, sur la rive occidentale de la Leona River, dans le comté de Uvalde. Il s’intégrait dans un réseau de forts bâtis en bordure des plaines du nord-ouest Texas pour sécuriser l’immigration vers l’Ouest. La milice texane en prit possession le 19 mars 1861 mais ne l’occupa que très brièvement.

Lors de sa progression vers Mesilla, en juin 1861, John R. Baylor y laissa un maigre détachement de son *2d Texas Mounted Rifles*, sous le commandement du lieutenant John Brady. Le 11 octobre de la même année, ce dernier ordonne au sergent N. Barrett de prendre en chasse un parti d’Indiens hostiles qui rôdaient dans le comté. Le détachement de Barrett se composait de deux brigadiers et de quinze cavaliers. En ce début de conflit, leurs armes consistaient en des *shotguns*, des fusils de chasse et de vieux mousquetons à percussion. Aucun ne possédait de revolvers mais tous avaient reçu un sabre.

Malgré la pluie qui ne cessa de les battre durant trois jours, les Confédérés suivirent prudemment les traces des Indiens. Les rares indices que les averses n’avaient pas dilués indiquaient qu’il s’agissait d’un parti de guerriers en expédition et non d’un clan en mouvement.

²⁷ idem, pp. 72-73.

²⁸ Texas in the War 1861-65, Simpson, p. 144 ; Kirby-Smith’s Confederacy, Kerby, pp.

Le mauvais temps altéra peut-être la vigilance des Texans mais en tout cas pas celle des guetteurs indiens. Ces derniers, des Apaches Lipans, les attaquèrent par surprise. Engoncés dans leur capote détrempée et le feutre ruisselant, les troupiers ne songeaient qu'à se sécher autour d'un grand feu à la halte suivante. Cernés par un adversaire supérieur en nombre, les soldats se déploient aussitôt et dégagent leur arme pour faire feu. Consternation, seuls des claquements secs répondent à la détente ; la poudre mouillée était devenue inutilisable. Comme les Indiens sont à pied, le sergent Barrett ordonne de dégainer les sabres et de briser l'encercllement. Il s'ensuit une mêlée au cours de laquelle les lames confédérées croisent le fer des lances et des tomahawks. Tous pataugent dans la boue en essayant, les uns de se frayer un passage, les autres de désarçonner les cavaliers. Barrett et sa troupe rompent tout de même leur encercllement mais laissent sur place les cadavres de trois des leurs ainsi qu'un blessé qu'achèvent les Apaches. D'après le rapport du sous-officier confédéré, ses hommes auraient tué une dizaine de Lipans et blessé quelques autres. Ce fut probablement le seul combat de la guerre civile, livré exclusivement à l'arme blanche.

Sibley, Apaches et Cie.

Se prenant pour le fer de lance de la Confédération dans le Sud-Ouest, le lieutenant-colonel Baylor attendait une promotion et des renforts de San Antonio pour conquérir le reste du Nouveau-Mexique et la Californie. Si l'on additionne les six compagnies de son *2d Texas Mounted Rifles* à celles qu'il avait trouvées sur place, ses effectifs correspondaient à ceux d'un fort régiment de cavalerie. Les renforts tant convoités avaient effectivement quitté San Antonio en novembre 1861. Pour Baylor, la bonne nouvelle c'était leur arrivée. La mauvaise, c'était qu'ils avaient déjà un chef qui, de surcroît, lui était supérieur en grade.

Ces renforts consistaient en une puissante brigade de cavalerie comprenant le *4th Texas Cavalry* du colonel James Reily, le 5^e du colonel Tom Green, le 7^e du colonel William Steele et une batterie d'artillerie légère. L'ensemble totalisait au départ 3.300 hommes. Un effectif anormalement élevé pour une brigade. Comme, à cette époque, un régiment de la cavalerie américaine ne comptait pas plus de 600 sabres, la brigade n'aurait pas dû enregistrer plus de 1.800 hommes ; Dans l'organisation de l'armée confédérée, un corps se composait de plusieurs divisions qui, elles-mêmes, comprenaient plusieurs brigades. Or, sur le théâtre opérationnel de l'Est, en 1862, une division de cavalerie comptait moins d'hommes que la brigade Sibley. Cette dernière, majorée du contingent de Baylor à Mesilla, possédait donc la suprématie numérique sur les forces fédérales du Nouveau-Mexique. Observons également que, dans le Sud-Ouest, mille soldats en plus ou en moins pouvaient faire la différence au même titre qu'un corps supplémentaire dans l'Armée de Virginie Orientale. Quand on connaît les problèmes logistiques auxquels furent exposés Sibley et son Némésis, le colonel Canby, il aurait été totalement impossible d'entretenir une dizaine de milliers de soldats sur le sol néo-mexicain.

La rareté des pâturages et le faible débit des points d'eau entre San Antonio et Mesilla obligèrent Sibley à échelonner le départ de ses trois régiments à un intervalle suffisamment raisonnable pour laisser à la nature le temps de se remettre du passage de chacun d'eux. Les ressources en approvisionnements de cette région étant dérisoires, chaque régiment traînait du bétail derrière lui pour assurer son alimentation fraîche. C'était là un pactole particulièrement attrayant pour les Comanches et les Mescaleros. Durant sa progression, chaque régiment laissait paître ses chevaux et son bétail en liberté sous une garde formelle dont les Indiens se jouaient facilement. Avant même d'entrer sur le territoire des Mescaleros, des douzaines de cavaliers du 5^e Texas se retrouvèrent à pied à la suite des raids nocturnes des Comanches. Quand les premiers contingents de Sibley apparaissent aux abords de Franklin (nord-ouest Texas), les Mescaleros et les Chiricahuas se déchaînent. Cette fois, ce ne sont pas des douzaines, mais des centaines de chevaux, de mules et de bêtes à cornes qui disparaissent du parc confédéré.

Usant de leur art consommé pour prélever chez les autres ce dont ils ont besoin pour subsister, ces Indiens osent même bouter le feu à des chariots pour détourner l'attention des

sentinelles. Ils opèrent d'ordinaire la nuit et à pied. Camouflés et le corps enduit de graisse, de terre et d'herbes fraîchement coupées, ils se faufilent subrepticement dans un corral, entre deux passages d'un garde, sectionnent les longues qui retiennent éventuellement les chevaux et filent ensuite comme l'éclair en emmenant d'autres montures avec eux. L'un des Texans raconte qu'étant de garde, une nuit, il remarqua *“un objet bizarre en bordure du camp, sortit son six coups et cria halte ! Au même moment, une flèche siffla au-dessus de sa tête et il fit feu”*. Deux Apaches émergèrent du sol et disparurent dans l'obscurité. Le Texan tira une seconde fois et atteignit l'un d'eux. Son corps fut retrouvé le lendemain. Si ce Texan avait eu un sens de l'observation un peu moins éveillé, il aurait été vraisemblablement égorgé en silence.

Quand se produisaient de tels incidents, un détachement se formait sur-le-champ pour prendre les raiders en chasse. N'ayant aucune expérience de la tactique indienne, ces jeunes Texans de l'Est ne réussissaient, au mieux, qu'à occire l'un ou l'autre des voleurs sans jamais parvenir à rattraper le parti. A la suite d'un coup de main plus important que les autres, les Mescaleros leur razièrent 160 chevaux et mules en une fois. Leur traque mena les Texans à plus de 100 kilomètres de leur colonne, dans les Organ Mountains, à l'est de Mesilla, où les sentiers montagneux se refermèrent sur les pillards. Les Confédérés recouraient occasionnellement à des métis ou à des chasseurs de scalps pour pister des Apaches en maraude. Toutefois, quand ils se trouvaient sur le point de les surprendre, les pillards abandonnaient leurs prises et se volatilisaient dans la forêt ou dans la montagne.²⁹ En plus de leur inexpérience en matière indienne, les Texans de Sibley avaient à affronter une nature aussi hostile que les Indiens mais dans laquelle ces derniers se sentaient à l'aise. L'Arizona et le Nouveau-Mexique ne peuvent pas se comparer à une contrée exotique où l'hiver est doux : *“Des nuages de poussière étaient parfois si épais”* relate un Texan, *“qu'il devenait impossible de distinguer un cheval à cinquante mètres”*. Le soldat Henry Wright se souvient également : *“La température était glaciale et certains d'entre nous étaient insuffisamment vêtus ou ne possédaient pas de couvertures (...) Un jour, je me réveillai durant la nuit tellement j'avais froid (...) et en soulevant la couverture qui me protégeait la face, je découvris que j'étais recouvert de huit à dix centimètres de neige”*.³⁰

Quoiqu'elle fût notoire, la duplicité des Apaches et particulièrement des Chiricahuas vis-à-vis des autorités mexicaines et américaines, ne lésait pas tout le monde. Entre 1858 et 1861, Cochise avait dirigé ou ordonné des expéditions au Sonora et au Chihuahua sans que les Américains cherchent à les en empêcher. Pourtant, l'article XI du traité de Guadalupe Hidalgo stipulait clairement que le gouvernement des Etats-Unis devait prendre toutes les dispositions requises pour empêcher ou pour punir les incursions de ses Apaches sur le sol mexicain. Les trafiquants américains réalisent en effet de bonnes affaires en troquant ou en achetant à vil prix, le bétail et les chevaux que les Indiens avaient dérobés dans le Sonora ou dans le Chihuahua. Inversement, les habitants de Fronteras (Sonora) et de Janos (Chihuahua) leur fournissaient des armes et des munitions en échange du produit de leurs rapines en Arizona et au Nouveau-Mexique.

Cette habitude qu'avaient les Chiricahuas d'utiliser la frontière en jouant alternativement la carte mexicaine ou américaine, se perpétua tant que les deux républiques n'adoptèrent pas une politique commune en matière apache. En 1861 et en 1862, les événements aux Etats-Unis et au Mexique ne laissaient rien augurer de tel. En outre, cette alternance ne fonctionnait pas seulement entre les deux pays mais aussi entre les Etats mexicains. Le chaos et la décentralisation des pouvoirs de l'administration Juarez incitaient ses gouverneurs à poursuivre une politique isolationniste ne tenant compte que de leurs intérêts propres. Ainsi, les gouverneurs Ignacio Pesqueira du Sonora et Luis Terrazas du Chihuahua attendirent jusqu'aux années 1880 pour coordonner leurs opérations contre les Indiens. A l'époque de la guerre civile américaine, ils ne cherchaient qu'à conclure des traités séparés dans les limites de leur Etat.

²⁹ Rebels on the Rio Grande, Alberts, pp. 41-42 ; Reminiscences of the Old Brigade, Davidson et Reminiscences, Collard. L'un et l'autre cités dans Blood and Treasure, Frazier, pp. 137, 255-58.

³⁰ Memoirs, Wright, p. 9, in Frazier, p. 141.

Dans cette optique et pour autant que cela leur profite directement ou indirectement, leurs officiers fermaient d'ordinaire les yeux sur toutes les transactions illicites que passaient leurs concitoyens avec les raiders chokonens, nednis ou bedonkohes venant de l'Etat voisin.

Une telle coexistence entre les communautés mexicaines et apaches tenait donc sur le fil du rasoir. Ce qui explique le nombre incroyable de traités conclus et rompus entre ces derniers en quelques années seulement. Pour décourager l'implantation des Apaches dans leur Etat, les gouverneurs du Sonora et du Chihuahua instaurèrent un système de primes qui offrait 100 pesos pour le scalp d'un guerrier adulte, 50 pour celui d'une femme et 25 pour celui d'un enfant. Cette répugnante pratique, hautement approuvée par le clergé catholique, dépassa vite le cadre des repréailles et ces chasseurs de primes s'en prirent plus volontiers aux Indiens pacifiés, voire même aux peones mexicains.³¹

Si les compétences du général Sibley ne figureront jamais dans le "Grand Livre des Records", son expérience du Sud-Ouest (il y avait exercé un commandement dans l'armée de l'Union) lui avait enseigné que la furie apache ne pourrait pas être circonscrite tant qu'elle ne serait pas prise entre les mâchoires mexicaines et américaines d'un étau qui la sèvrerait de toute base de repli. Durant les deux premières semaines de janvier 1862, il prépara son offensive en Nouveau-Mexique tout en cherchant à s'ouvrir un créneau logistique supplémentaire au Chihuahua et au Sonora. Le 2 janvier, il avait envoyé le colonel James Reily (qui commandait le 4^e Texas) et un détachement d'une quinzaine de cavaliers à Chihuahua Ciudad pour y rencontrer le gouverneur Terrazas. Sa mission consistait à négocier la fourniture d'approvisionnements et à obtenir l'autorisation de poursuivre les Apaches sur le sol du Chihuahua. Chihuahua Ciudad, la capitale du Chihuahua, se trouve à 300 kilomètres à vol d'oiseau au sud-est de Janos.

Un mois plus tard, Reily réintérait le quartier général confédéré à Fort Thorn. Si Terrazas lui avait consenti quelques accords commerciaux, il avait manifesté une évidente réticence à donner carte blanche aux forces confédérées sur son territoire. Il alléguait que la crise que connaissait son pays avec certaines puissances européennes le contraignait à soumettre une telle requête à son gouvernement. Le gouverneur était un politicien avéré qui hésitait à s'aliéner un allié potentiel. Il fit donc croire au colonel Reily que la qualité de leurs relations diplomatiques tolérerait une exception pour autant qu'un fait grave la motive et qu'on l'en informe au préalable. Cette nuance s'avère capitale car, nous le verrons, les Confédérés l'interprétèrent unilatéralement sans en référer aux autorités mexicaines.³²

Pendant que s'élaboraient ces échanges diplomatiques, Sibley infligeait une cuisante défaite à la garnison unioniste de Fort Craig, à Valverde, sans toutefois parvenir à s'emparer de la place. Plutôt que de s'enliser dans un siège aléatoire, l'armée texane poursuivit sa route vers Santa Fe dans l'espoir d'y faire main basse sur un gros dépôt de l'armée fédérale et, ensuite, de réduire Fort Stanton (N. Mexique). Si cette manoeuvre aboutissait, Fort Craig ne serait plus qu'un îlot fédéral isolé au sein d'un territoire totalement contrôlé par l'ennemi et il tomberait tout seul. Même si ses capacités opérationnelles étaient momentanément restreintes, la garnison de ce fort pouvait encore perturber les lignes de communications entre Mesilla et Sibley. Ce dernier jugea alors opportun de les suspendre momentanément. Cette option servit merveilleusement les desseins de Baylor qui, avec son excellent ami William Steele (colonel du 7^e Texas) reprit en mains l'administration de leur Arizona. Les effectifs laissés sur place comprenaient un bataillon du 7^e Texas et les compagnies de volontaires recrutés dans la région.

Les chefs apaches eurent certainement connaissance des engagements entre Fédéraux et Confédérés ainsi que de la bataille de Valverde. Il est cependant difficile de deviner ce qu'ils pensaient de l'évolution locale d'un conflit dont ils n'étaient pas parties prenantes et dont l'issue ne changerait rien pour eux. En revanche, il est probable que Baylor et ses méthodes brutales attisèrent encore davantage la haine des Chiricahuas et des Mimbrenos pour les Anglo-Saxons.

31 *Great Chiefs*, Capps, p. 63 ; *Fort Huachuca*, Smith, p. 4, 9. Pour une étude plus approfondie des relations entre Apaches et Mexicains, voir "Cochise, Chiricahua Chief" de E.R. Sweeney et "Geronimo" de A. Debo.

32 *OR 4*: pp. 167, 171-72 ; *Reily's Mission to Chihuahua and Sonora*, Hall ; *History of the Sibley Brigade*, T. Noel, p. 20.

L'incident Baylor

Vers la mi-février 1862, Baylor prépara soigneusement une expédition d'envergure contre une bande de Mimbrenos qui avaient soustrait quelques centaines de chevaux, de mules et de bovidés aux forces de Sibley. Son corps expéditionnaire compte une centaine de cavaliers issus de la région, dont la compagnie tout entière des *Arizona Guards* dont Tom Helm avait repris le commandement depuis la mort du capitaine Mastin. Le colonel Steele et son bataillon du 7^e Texas assuraient ses arrières à Mesilla. Quant à la défense de Tucson (Arizona), les 75 *Arizona Rangers* du capitaine Sherod Hunter l'avaient prise en charge depuis le 28 février.

Malgré leur connaissance du terrain et de l'ennemi, Baylor et son parti ne brassent d'abord que du vent et du sable. Ils parcourent en vain les montagnes proches de Pinos Altos puis convergent sur un point où un groupe de Mimbrenos Chihennes avaient été aperçus. Ils y parviennent trop tard. Frustré, Baylor tourne alors sa fureur sur une autre cible : Cochise et ses Chiricahuas Chokonens. Son guide mexicain le trimbale dans les Burro Mountains puis dans les Peloncia Mountains où ils relèvent enfin des traces fraîches. Les suivre impliquait obligatoirement de pénétrer en Chihuahua, ce que Baylor accomplit sans sourciller. Bientôt, les indices se multiplient et, près de Corralitos, les Confédérés apprennent que leurs proies se trouvent enfin à leur portée. Tandis que Baylor et ses hommes se reposent, leur guide mexicain passe les villages avoisinants au peigne fin. Les villageois lui signalent que certains d'entre eux ont vu une forte bande d'Apaches dans les Tres Hermanos Mountains, à environ 80 kilomètres au-dessus de la frontière méridionale de l'Arizona. Comme l'état de leurs montures ne leur permet plus de forcer l'allure, les Confédérés décident d'entreprendre un vaste mouvement tournant, plus long (150 kilomètres) mais plus aisé à parcourir. Quelques jours plus tard, Baylor parvint à proximité du camp ennemi et divise ses forces pour le prendre en tenaille dans un canyon où s'embusquent ses hommes. Par hasard, car ils ignoraient qu'ils étaient poursuivis, les Apaches avaient déjà vidé les lieux en direction du Mexique. L'opiniâtreté de Baylor les y suivit.

Il ne s'agissait pas de Chiricahuas mais d'un parti de Mimbrenos en mouvement loin du Gila. Ceux-ci, en paix avec les Mexicains, s'étaient réfugiés sur la propriété de José Marià Zuloaga, le riche exploitant minier du Chihuahua qui trafiquait avec eux. Sous l'emprise de sa haine pour les Apaches et pestant d'avoir eu tant de chemin à parcourir pour leur mettre la main dessus, Baylor donne l'ordre d'attaquer sans se formaliser des séquences diplomatiques de son acte. L'assaut des Confédérés surprend évidemment les Mimbrenos. Comme ils ne comptaient pas faire de prisonniers, les Confédérés tuent la plupart des guerriers, quelques femmes et quelques enfants tandis que se dispersent les autres. Satisfait de son exploit et de la terreur qu'il espérait avoir inspirée, Baylor réintègre tranquillement Mesilla.³³

Son "fait d'arme" ricocha évidemment dans les milieux diplomatiques. Le consul nordiste à Mazatlan (Mexique) bondit sur l'occasion pour proclamer son indignation devant une telle audace et un tel mépris pour les institutions mexicaines, ajoutant que cette affaire "*prouvait que les Texans haïssaient de plus en plus les Mexicains, (...) que les atrocités de Baylor ne seront nullement estompées et que, bien au contraire, elles raviveront le ressentiment des Mexicains pour les Texans*".³⁴ Malgré la gravité de cette violation de frontière, la diplomatie nordiste la monta davantage en épingle que les Mexicains. Juarez avait d'autres chats à fouetter, tant avec le comportement autonomiste de ses gouverneurs qu'avec les puissances européennes qui menaçaient l'intégrité de son territoire.

Le sanglant raid de Baylor porta néanmoins ses fruits. Vers la mi-mars 1862, Mangas Coloradas fait savoir au capitaine Tom Helm des *Arizona Guards*, à Pinos Altos, qu'il désirait entamer des pourparlers de paix. Baylor jubile lorsqu'il apprend cette nouvelle qui lui fournissait l'opportunité de saisir ou de supprimer le vieux chef chihenne sous le couvert du drapeau des parlementaires. L'ignominie du lieutenant George Bascom avait trouvé sa

³³ OR 9: pp. 497, 514, 517 ; "Crockett Courier" du 12 /7/1928 ; Blood and Treasure, Frazier, pp. 190-91.

³⁴ Rebels on the Rio Grande, Alberts, p. 42.

contrepartie chez les tunique grises. Dans ses instructions au capitaine Helm, le triste sire lui recommande “*d'utiliser tous les moyens pour inciter les Apaches de n'importe quelle tribu à le rencontrer dans le but de conclure la paix (...) et quand vous les aurez réunis, tuez-les tous et gardez les enfants prisonniers pour les revendre afin de défrayer nos dépenses*”. Il exhorte même le capitaine à leur faire boire du whisky dont le coût lui serait remboursé. “*Ne dites rien de ces ordres jusqu'au moment précis*”, poursuit Baylor, “*n'oubliez rien pour garantir notre succès et disposez suffisamment d'hommes autour d'eux pour les empêcher de s'échapper (...)* Je vous laisse traiter cette affaire et compte sur vous pour venir à bout de ces immondes pestes”. Afin d'avaliser ses ordres par une référence officielle, Baylor précisa à son subordonné que “*le Congrès des Etats Confédérés avait adopté une loi visant à l'extermination des Indiens hostiles*”.³⁵

Cette note épouvantable poussera le président Davis à casser Baylor de son grade et à le démettre de ses fonctions. Son gouvernement ne promulgua jamais une telle loi et, bien au contraire, chercha à poursuivre la politique de pacification entamée par son prédécesseur yankee. C'est du reste dans cette optique qu'il confia à Albert Pike, en 1860, la mission de conclure des traités de paix ou d'alliance avec les Indiens des plaines et notamment avec les Kiowas, les Comanches, les Kickapoos et les Osages. La saga de l'*Old South* ne retient que cette réaction présidentielle parce qu'elle s'inscrit favorablement dans le noble profil que les nostalgiques veulent à tout prix faire coïncider avec la figure emblématique de la Confédération. Cependant, à la fin de la guerre, non seulement Davis réintégra Baylor dans son grade mais lui accorda les pleins pouvoirs pour reprendre l'initiative dans le Sud-Ouest. Compte tenu du chaos dans lequel sombrait la Confédération en 1864 et au début 1865, ce revirement présidentiel n'eut aucun effet concret.³⁶

L'histoire, telle que l'écrivirent les vainqueurs, oublia tout autant les ordres du brigadier général Carleton confronté aux mêmes Indiens dans le même contexte et à peu près à la même époque que Baylor. En tant que colonel, James H. Carleton avait commandé la “Colonne de Californie” qui délogea les Confédérés de Tucson et de Mesilla. Sa promotion de brigadier général, en avril 1862, le propulsa à la tête du district militaire du Nouveau-Mexique et de l'Arizona. Pour réprimer les raids apaches, il recourut aux mêmes méthodes que son ancien adversaire confédéré. Il comprit ou apprit, lui aussi, que les Chiricahuas se ravitaillaient en armes et en munitions chez José Maria Zuloaga, dont Baylor avait attaqué le ranch en février 1862. Aussi, pour sevrer Cochise de ce point d'appui au Chihuahua, il prescrivit à l'un de ses majors de pénétrer sans autorisation dans cet Etat mexicain, d'exterminer tous les Apaches qu'il y rencontrerait et de supprimer Zuloaga s'il trafiquait effectivement avec Cochise. En homme réfléchi, le major en question s'entretint effectivement avec le Mexicain et, sans être dupe de ses allégations, préféra les entériner plutôt que de déclencher un contentieux avec le Mexique.³⁷

Regain apache

L'infâme note que Baylor rédigea fin mars 1862 n'eut heureusement aucune suite parce qu'en son absence, le capitaine des *Arizona Guards* s'abstint de s'y conformer. En effet, ce dernier partit brusquement pour le Texas dans l'intention d'y lever de nouvelles troupes et d'y trouver les appuis politiques qui lui permettraient de remplacer Sibley. Baylor le haïssait parce que son arrivée et son grade l'avaient relégué à un rôle subalterne. En tout état de cause, Sibley n'était pas exempt de reproches. Son ivrognerie et son incompétence durant la campagne en avaient fait la cible de ses troupes et de ses officiers. Le colonel William Steele du 7^e Texas, qui commandait le contingent texan à Mesilla, avait du reste envoyé à Richmond un rapport dans lequel il soutenait les sollicitations de son ami Baylor. Dans les forces que ce dernier avait emmenées au Nouveau-Mexique, beaucoup d'hommes du *2d Texas Mounted Rifles* arrivaient au

35 OR 50: p. 942.

36 Sibley, Thompson, pp. 82-84, 335 ; Blood and Treasure, Frazier, p. 297.

37 OR 34: p. 123 ; I-41: pp. 125-31 ; Cochise, Sweeney, pp. 272, 277.

terme de leur année d'engagement. Leur rengagement ne faisait aucun doute et ils auraient pu le signer sur place mais, pour mieux noircir la situation à son avantage, Baylor leur conseilla de rentrer au Texas pour s'enrôler dans les nouvelles unités qu'il comptait y lever lui-même.³⁸

Pendant que ces intrigues empoisonnaient la situation matérielle des Confédérés au Nouveau-Mexique et en Arizona, le colonel James Reily accomplissait la seconde phase de sa mission diplomatique au Mexique. Sa visite au gouverneur Pesqueira à Hermosillo répondait aux mêmes préoccupations que celle qu'il avait rendue au gouverneur du Chihuahua. Hermosillo, la capitale du Sonora, se situe à environ 250 kilomètres à vol d'oiseau au sud-ouest de Fronteras. Comme son confrère, Pesqueira discourt avec emphase sur la profonde sympathie qu'il éprouve pour la cause rebelle, ne concède pas grand chose au soutien logistique de la brigade Sibley et lui refuse le droit de pourchasser les Apaches sur son Etat sans son autorisation. L'étude de la correspondance que ce gouverneur échange au même moment avec les autorités fédérales à Fort Yuma laisse clairement deviner qu'il sentait le vent tourner en faveur de l'Union. Il préféra donc adopter une cordiale neutralité qui maintenait sa porte entr'ouverte au plus fort des deux antagonistes américains.³⁹ Son revirement, en matière apache, après l'effondrement de la Confédération et la fin de la parenthèse française au Mexique, confirme bien l'ambiguïté de son attitude vis-à-vis du colonel Reily. En 1868, Terrazas et Pesqueira collaborèrent étroitement avec les forces américaines afin de prendre Cochise entre leurs feux et ils autorisèrent même leurs détachements respectifs à pister l'Apache des deux côtés de la frontière. Dans quelques cas, des unités américaines et mexicaines opérèrent de concert pour traquer leur gibier commun.⁴⁰

Tandis qu'il élaborait le soutien logistique dont sa brigade aurait besoin pour envahir la Californie, le colonel Reily ignorait que, fin mars 1862, le rêve confédéré s'était fracassé à Glorietta Pass et que, quelques semaines plus tard, la brigade texane s'était métamorphosée en une horde qui reflua en désordre sur Mesilla.

L'emprise sudiste sur le Sud-Ouest chavirait dans le nord du Nouveau-Mexique, à l'intérieur de celui-ci et aussi à sa frontière occidentale. Menacés par la Colonne de Californie qui avançait sur Tucson, le capitaine Sherod Hunter et ses *Arizona Rangers* se tenaient sur le qui-vive, prêts à décrocher à la dernière minute. Leur arrivée à Tucson, fin février 1862, avait rassuré Mowry et les habitants de la région. Toutefois, la compagnie confédérée ne s'empoigne guère avec les Apaches. Son envoi à Tucson répondait à une autre priorité : observer et retarder autant que possible la progression de l'ennemi venant de Californie. Les civils de l'Arizona n'aspiraient qu'à la paix, sous quelque drapeau que ce fût pourvu qu'il les protège des Apaches. En cela le capitaine Hunter les déçut car il ne réagit pas vis-à-vis des Indiens.

Vers la mi-avril, notamment, les Chokonens de Cochise anéantissent un convoi de civils faisant route vers la vallée de Santa Cruz, à la frontière du Sonora. Les Apaches les torturent ainsi que l'enfant qui les accompagnait. Les Américains le découvrirent mort, accroché à une des roues d'un chariot. Cochise avait présidé à la tuerie. Outre les montures, les pillards s'accaparent d'un revolver colt, de sept armes d'épaule en excellent état et de plusieurs centaines de dollars en lingots d'argent. Avec cette somme, ils pouvaient acheter des armes et des munitions au Mexique. Comme les *Arizona Rangers* confédérés n'entreprennent rien contre ses guerriers, Cochise poursuit sa guerre d'usure contre la forteresse de Mowry. Il serait prudent de ne pas accabler le capitaine Hunter pour son inertie en matière apache. Il se révéla habile, compétent et tenace dans le cadre de la stricte observation de ses instructions. Celles-ci ne lui laissaient aucune marge de manoeuvre pour des missions qui ne lui avaient pas été fixées. Le 11 avril 1862, il répond diplomatiquement aux sollicitations de Mowry à ce propos :

38 Desert to Bayou, Thompson ; Steele to Cooper, 7/3/62, Record Group 109, US Archives, Washington DC, in Blood and Treasure, Frazier, pp. 197-98.

39 OR 50 pt. 1 : pp. 767-68, 989-90, 1012-13, 1042, 1044-45, 1047-48, 1117-18, 1032-33, ; OR 50 pt. 2 : p. 93 ; Far Western Ring of the Rebellion, Watford, pp. 136-37 ; Reily's Mission to Chihuahua and Sonora, Hall, pp. 238-39. ; Rêve Fracassé, Noirsain, pp. 146-52.

40 OR 50 pt. 1 : pp. ; "La republica" 17/4/1868.

“Sir,

“Votre lettre du 8 courant me parvient aujourd’hui. Je regrette sincèrement d’apprendre que les Indiens infestent encore votre voisinage et je regrette sincèrement que la position précaire dans laquelle je me trouve à présent ne me permette pas de vous secourir avec ma compagnie. (...)”
 “J’attends incessamment des renforts du Rio Grande pour m’aider dans ma difficile tâche de repousser les troupes fédérales qui pourraient envahir cette partie du Territoire. Dès que des renforts me parviennent, je me mettrai immédiatement en campagne contre les Indiens et j’espère les chasser très rapidement de la région ou les exterminer.”⁴¹

Sachant que Cochise n’avait probablement pas sous la main beaucoup plus d’hommes que Hunter, quelques reconnaissances en force de la part de ce dernier auraient peut-être rendu les Apaches plus circonspects. En tout état de cause, Hunter l’ignorait et il reste encore à démontrer que ses hommes ne seraient pas tombés dans les mêmes embuscades que celles que les Mescaleros tendirent aux Texans de Fort Davis.

Trois jours après que Hunter ait répondu à Mowry, un détachement de sa compagnie engageait 200 cavaliers yankees à Picacho Pass. Cette résistance imprévue de la part des rebelles sudistes surprend le commandant de l’avant-garde fédérale et retarde sa progression de plusieurs jours. Le temps de permettre aux *Arizona Rangers* d’évacuer Tucson en bon ordre, le 4 mai 1862. Comme sa ligne de retraite traverse une zone que quadrille Cochise, le capitaine confédéré fait armer ses quelques prisonniers fédéraux en échange de leur promesse de ne pas chercher à fuir. Condition on ne peut plus formelle car, la suite des événements le prouve, cette poignée de prisonniers eût été un oiseau pour le chat entre les griffes apaches.

La colonne de Hunter déambulait depuis un moment dans les Dragoon Mountains quand elle arriva au niveau de Dragoon Springs. Un fort parti de Chiricahuas l’attaque brusquement malgré le fait qu’elle compte une centaine de cavaliers bien armés et bien encadrés. L’engagement se déroule conformément à la technique apache. L’un de leurs “capitaines” tire le coup de fusil qui déclenche la fusillade. Hunter ordonne à ses hommes de mettre pied à terre et de répondre au tir dont ils localisent mal les auteurs. Les Apaches disparaissent aussi brusquement qu’ils sont apparus, ne laissant aucun des leurs sur le terrain et emmènent les chevaux et les mulets qu’ils viennent de dérober aux Confédérés. Quatre de ces derniers avaient perdu la vie durant le combat. A cette époque, José Mendibles était encore prisonnier des White Mountain Apaches et il assista à cette escarmouche. Il affirma plus tard que Cochise y commandait l’ensemble des Apaches et que Francisco y participait également avec des White Mountains.⁴²

Dans le conflit qui opposait les Blancs dans le Sud-Ouest, les Apaches servirent inconsciemment les intérêts confédérés lors d’un épisode digne des meilleurs westerns. La “Colonne de Californie” du colonel James H. Carleton, rappelons-le, devait coopérer avec les forces du colonel Canby, à Fort Craig, pour défaire la brigade Sibley ou l’expulser du Nouveau-Mexique. Le colonel Joseph West et l’avant-garde de cette colonne quittèrent Fort Yuma fin mars 1862 et entrèrent sans résistance dans Tucson, le 20 mai 1862. Jusque là, la progression de ce contingent fédéral n’avait rencontré aucun obstacle majeur, mais ni Carleton ni West ne savaient ce qu’il advenait de Canby et ils ignoraient donc la défaite de Sibley. Il était donc essentiel pour eux d’envoyer des espions à Mesilla afin d’élaborer une stratégie commune avec les autres forces unionistes. Le 5 juin 1862, sur recommandation de Carleton, le colonel West désigne un certain John Jones pour cette mission. Pour multiplier ses chances de succès, l’officier lui adjoint les services d’un guide mexicain, Chavez, et d’un certain sergent Wheeling, un vieux routier de la cavalerie dans l’Ouest. Leur épopée réussit mais pas de la manière escomptée.

⁴¹ Case of S. Mowry, F. Altshuler, pp. 73-74.

⁴² Sherod Hunter, Finch, pp. 190-92. ; OR 1-pt. 1 : p. 1095. Un clan de White Mountains captura Mendibles, au Sonora, en 1857. Il leur servit d’esclave jusqu’à ce que les troupes fédérales le délivrent, en juillet 1864, in “Alta California” des 20/2/65 et 5/6/1870.

Trois jours après avoir quitté Tucson, Jones et ses coéquipiers se rendent compte qu'ils sont repérés en apercevant de minces filets de fumée sur les montagnes qui les entourent. Le groupe émerge alors délibérément de la broussaille dans laquelle ils avaient espéré passer inaperçus et gagnent la piste pour avancer plus vite. Ils y relèvent les traces d'un parti de dix-huit Indiens dont onze étaient montés. La fraîcheur des marques indique l'imminence d'une embuscade et ils s'y préparent du mieux qu'ils peuvent. Six kilomètres plus loin, des Apaches à pied jaillissent du couvert. Les trois hommes éperonnent leur mule (ils ne montaient pas des chevaux) et, se couchant sur leur encolure, brisent le cercle ennemi sous une grêle de flèches et de balles. Les guerriers montés se lancent tout de suite à leur poursuite.

Comme les mustangs indiens gagnent insensiblement du terrain, Jones décide de lâcher les mules de bât et de mettre pied à terre pour livrer bataille. L'initiative se révèle opportune car les mules en fuite drainent dans leur sillage une partie de leurs poursuivants. C'était, pour les Blancs, le moment de rompre le combat mais Wheeling avait été blessé à la hanche et ses deux compagnons doivent le hisser en selle. A peine ont-ils repris leur course que Chavez, le guide mexicain, est atteint à son tour et désarçonné. Le groupe remet pied à terre pour repousser ses assaillants. Les cavaliers apaches qui avaient entre-temps attrapé les mules descendent de cheval et se joignent à leurs congénères en bondissant de rochers en buissons.

Jones et ses deux compagnons n'ont aucune chance de s'en tirer s'ils ne réussissent pas une percée. Le malheureux Chavez ne tient plus en selle et il hurle de ne pas l'abandonner. Les deux autres n'ont pas le choix. En quelques foulées ils traversent le cordon apache mais seul Jones y échappe. Sa mule bavait et ses flancs saignaient sous la pression des molettes mexicaines. Se retournant de temps à autre pour faire feu sur ses poursuivants, il en abat deux. Les Apaches n'en démordent pas et ils crient "*Ah la belle course, ah la brave mule, bravo courageux Américain !*" La mule américaine ne conquiert jamais ses lettres de noblesse et pourtant ce fut elle qui conquiert l'Ouest américain. Aussi rapide qu'un cheval ordinaire, elle possédait une endurance supérieure et une meilleure assise sur le sol rocailleux.

La vaillante mule de John Jones lui sauva la vie en distançant les ponies indiens. Le lendemain, il se réfugie dans une vieille mesure de la Butterfield Overland Road, prêt à combattre encore. Jugeant probablement que l'enjeu qu'il représentait n'en valait plus la peine, les Chiricahuas avaient laissé tomber. Dans la soirée du 19 juin, il traverse la rivière Mimbres à l'un de ses gués et échappe de justesse à une patrouille de la cavalerie confédérée. Le lendemain, assoiffé, pantelant mais enfin rassuré, il s'affale sous le porche d'un ranch isolé à Picacho. Les bras qui le recueillent sont ceux de soldats confédérés qui avaient fait une halte dans la bâtisse. Les documents qu'il détient pour le colonel Canby lui valent évidemment d'être écroué dans la prison de Mesilla. L'intervention des Apaches avait fait échouer la mission de Jones et perdre du temps à la Colonne de Californie, un temps précieux que les derniers Confédérés de Mesilla employèrent à bien préparer leur retraite sur San Antonio.⁴³

L'entraide entre Bleus et Gris contre les Apaches ne se manifesta pas seulement chez les Confédérés. Quand Sibley évacue Santa Fe et Albuquerque (Nouveau-Mexique) pour redescendre sur Mesilla, il laisse derrière lui une masse de blessés et de malades incapables de le suivre. Dans un premier temps, les Unionistes les ignorent parce que les événements requièrent leur attention ailleurs. Plus tard, ils acheminèrent les Texans plus ou moins valides vers des camps de prisonniers dans l'Illinois, mais ils trouvèrent finalement plus pratique de les libérer sur parole et de les laisser rentrer chez eux par leurs propres moyens. Ce n'était pas précisément une faveur dans le contexte que l'on sait. Quelquefois et de leur propre initiative, des officiers yankees distribuèrent des fusils et un peu de munitions à ceux qui osaient tenter le périple, afin de s'en débarrasser à peu de frais.⁴⁴

Début juin 1862, les survivants du 4^e Texas entament la grande retraite de la brigade Sibley sur San Antonio. Comme à l'aller, leur trajectoire s'expose aux Mescaleros. La troupe désordonnée qui rentre au Texas n'a plus rien à voir avec les fougueuses cohortes qui, en 1861,

43 OR 50, pt. 1: pp. 95-98, 119-20 ; The California Column, Pettis, pp. 12-13.

44 Blood and Treasure, Frazier, pp. 282, 287-90.

marchaient vers la gloire. Les Indiens le perçoivent immédiatement. Le laxisme qui règne dans les camps, les traînards qui étirent la colonne tout au long de la piste et les chariots qui progressent isolément constituent des proies providentielles que les Mescaleros ne laissent pas passer. Pour affaiblir les Texans, leurs montures et leurs bêtes de somme, les Mescaleros jettent les cadavres d'animaux en décomposition dans les points d'eau. Les escarmouches sont fréquentes. Les Indiens égorgent silencieusement les soldats à la traîne et, pendant la nuit, dérobent les mules et les chevaux qu'ils n'avaient pas abattus durant la journée. Ni les troupes californiennes de Carleton ni celles de Canby n'envisagèrent de harceler les Texans en retraite. Leurs chefs savaient que les Indiens accompliraient parfaitement ce travail de sape et de guérilla.⁴⁵

Durant l'échelonnement des régiments de Sibley sur le chemin du retour, le colonel W. Steele tenait encore Mesilla avec son bataillon du 7^e Texas et les quelques compagnies de volontaires locaux. A en juger par la réaction des mineurs de Pinos Altos, la protection que Steele était censé leur assurer était devenue rien moins que formelle. Comme les Chiricahuas opéraient sans contrainte entre Tucson et Mesilla, une délégation de civils suggéra au colonel confédéré de leur acheter la paix en contrepartie de vivres. Ce dernier ne put que leur répondre : *“Je regrette de ne pas pouvoir satisfaire à votre demande en raison de la pénurie de provisions dans cette région. Dans l'état actuel de notre situation, il n'y a plus assez de troupes dans ce territoire ni pour conclure la paix avec les Indiens en leur donnant de l'approvisionnement ni pour les châtier.”*⁴⁶

Aux exactions des Chiricahuas, des Mimbrenos et des Western Apaches s'ajoutent évidemment celles des Mescaleros. L'exode des Blancs, l'affaiblissement des forces confédérées et les succès de Cochise les encouragent à redoubler d'audace dans leur sphère d'action. C'est ainsi qu'ils s'enhardissent même jusqu'à voler, en pleine journée, des chevaux, des mules et des têtes de bétail dans les corrals confédérés aux abords de Mesilla, de Fort Thorn et de Fort Davis.⁴⁷

Lorsque les dernières unités rebelles évacuèrent Mesilla, le 8 juillet 1862, la Confédération abandonnait définitivement le Sud-Ouest à l'Union. Fin août 1862, le colonel (promu entre-temps brigadier général) Carleton ordonna à un détachement de sa cavalerie d'effectuer une reconnaissance dans le nord du Texas afin de vérifier si leurs adversaires ne préparaient pas une contre-offensive. Le 27 août, ce parti pénétra prudemment dans ce qui restait de Fort Davis (Texas). Les Mescaleros avaient profité de la retraite des Rebelles pour s'emparer de la place, la piller et l'incendier. Les Fédéraux y trouvèrent le corps d'un soldat confédéré fraîchement abattu dont le corps était criblé de balles et percé d'une flèche. L'escarmouche qui avait vraisemblablement opposé une bande de Mescaleros à des traînards texans, clôturait les opérations de la Confédération contre les Apaches du Sud-Ouest.⁴⁸ Les Confédérés n'en avaient pas pour autant fini avec cette belliqueuse ethnie. Les Mescaleros et les Lipans contribuèrent, avec les Kiowas et les Comanches, à transformer le nord-ouest du Texas en une zone de non-droit que les autorités de cet Etat renoncèrent à pacifier avant le rétablissement de l'Union.

Commentaires

Dans la préparation de sa campagne au Nouveau-Mexique, Sibley négligea complètement le problème apache. Si rien ne peut justifier les atrocités que Baylor commit ou prémédita pour restaurer l'ordre en Arizona, force est cependant de reconnaître qu'il s'y attela tout seul et quelquefois avec succès.

⁴⁵ idem, p. 275 ; Sibley New Mexico Campaign, Hall, pp. 210-13 ; Rebels on the Rio Grande, Alberts, 143-51 ; History of the Old Sibley Brigade, Noël, pp. 35-37.

⁴⁶ OR 9: p. 270 ; Blood and Treasure, Frazier, p. 279.

⁴⁷ Blood and Treasure, Frazier, pp. 255-57, 275, 284-85.

⁴⁸ Fort Davis, Utley, p. 18.

S'ils ne furent pas déterminants, les raids apaches contribuèrent tout de même à l'insuccès des Rebelles dans le Sud-Ouest. En arrivant à Mesilla, Sibley ne trouva pas assez de montures pour remplacer celles que les Mescaleros et les Chiricahuas lui avaient volées en cours de route. A ces pertes, s'ajoutèrent encore les mules et les chevaux tués pendant la bataille de Valverde. Cette carence de montures et de bêtes de somme obligea le général confédéré à transformer l'un de ses trois régiments en fantassins et à réduire considérablement son train. Or, le succès de ses opérations dépendait de la mobilité de ses hommes et de sa capacité à les approvisionner. Faute de n'avoir pas pu concentrer, à temps, toutes ses troupes à Santa Fe, Sibley n'aligna que la moitié de celles-ci à la décisive bataille de Glorietta Pass.

Combattants aussi extraordinaires qu'ils étaient piètres soldats, les Texans se pliaient mal à la routine militaire et à ses contraintes. Le désordre de leurs camps, les gardes insuffisantes et leur habitude de laisser paître en liberté leurs chevaux et leurs bêtes à cornes offrirent aux Indiens des opportunités que la rigueur des troupes unionistes leur concéda rarement.

Les déprédations apaches continueront bien après la guerre civile. Elles s'amenuiseront avec la reddition de Cochise en 1872 et ne prendront fin qu'avec la reddition de Geronimo en 1886. Pour venir à bout de quelques centaines de guerriers apaches d'appartenances diverses, le gouvernement américain devra maintenir des milliers d'hommes sur le terrain, recourir à plusieurs gouverneurs territoriaux et à plus d'une demi-douzaine de généraux, de Canby en 1861 à Nelson Miles en 1886. La politique d'extermination que suivit Washington, le général James Carleton l'entama de sa propre initiative en 1862. Elle nous paraît actuellement cruelle, immorale et inhumaine. Elle le fut indéniablement. Cependant, il ne faut pas oublier que Cochise, Mangas Coloradas, Victorio et autres Geronimo menèrent, à leur échelle, une guerre totalement identique. En revanche, il convient de noter, à la décharge des Apaches, que seuls les Blancs prétendaient représenter la civilisation. A ce titre, ils se rendirent encore plus coupables que les Indiens en exerçant, à leur encontre, la même sauvagerie dans leurs représailles. En outre, seuls les Américains émirent le principe selon lequel la paix dans l'Ouest ne pouvait s'ériger que sur le génocide de ses autochtones.

Les diverses sources qui ont servi à rédiger cet article m'ont amené à m'interroger sur le comportement des Apaches dans le contexte de leur présumée symbiose avec leur milieu ambiant. De nombreux témoignages émanant des Apaches eux-mêmes, de leurs captifs et de leurs interlocuteurs américains et mexicains, relatent que ces bandes étaient affamées lorsqu'elles se trouvaient dans l'impossibilité passagère de voler leurs voisins. Or, elles auraient pu tirer parti d'une agriculture plus intensive. En outre, la chasse leur offrait un complément non négligeable. Nino Cochise lui-même certifia que le gibier abondait encore dans les montagnes, en 1886. Nous avons vu que la razzia faisait partie intégrante de la culture apache depuis avant l'invasion des Blancs. Ce mode de coexistence ne satisfaisait déjà pas ses premières victimes, les autres ethnies indiennes du Sud-Ouest, plus pacifiques et plus laborieuses. Il ne pouvait donc pas s'inscrire dans la notion de paix telle que la concevaient les mentalités anglo-saxonne et castillane. Pourquoi, pendant trois siècles, les faits historiques le confirment, la société apache subsista-t-elle principalement sur la prédation ? Etait-ce par facilité, par dédain pour l'agriculture sédentaire ou par ignorance de celle-ci ? Les terres qu'ils avaient prises à leurs prédécesseurs étaient pourtant fertiles et certaines, particulièrement bien irriguées. Les Zunis, les Pueblos, les Hopis, les Yumas, les Yavapais, les Pimas, les Maricopas et les Papagos, pour ne citer que les groupes majeurs, développèrent des sociétés harmonieuses, équilibrées et ce, depuis bien avant l'invasion des terribles *Apachus*. Moins belliqueux que leurs envahisseurs, ces autochtones indiens les subirent dans un premier temps, les combattirent ensuite et leur survécurent, dans un univers différent certes, mais meilleur que celui des réserves où échouèrent leurs anciens prédateurs.

Les peuples nomades dont la guerre entrainait dans le quotidien n'ont fait que passer dans l'histoire du monde. Les Huns se sont désintégrés ou sédentarisés et les Scythes n'ont laissé que des tumuli. Il est vrai que les chevauchées mongoles ont subjugué la Chine. En revanche, celle-ci les a patiemment et totalement digérés parce que ses structures culturelles étaient plus profondément enracinées que les sabots de ces hordes guerrières. L'avenir des Athapascans

dépendait trop de leur capacité à assurer leur continuité aux dépens de leurs voisins. Cette continuité devait inéluctablement affronter une alternative : disparaître ou évoluer. Pour ne pas changer, les Apaches résistèrent pendant deux siècles avec un courage, une endurance et une opiniâtreté remarquables. Ils étaient comme le vent dans la plaine mais furent emportés par celui qui souffla sur les monts Chiricahuas.

* * * * *